

La Règle d'Abraham



Revue semestrielle

N° 26

Décembre 2008

ARCHÈ

SOMMAIRE

MAX GIRAUD

À propos du *Livre noir de la psychanalyse*

*

PATRICK GEAY

Pour une métaphysique du comparatisme

*

JEAN ADLER

Nouvelle remise en ordre

*

LUC BRETON

Étude critique

*

Comptes rendus

La Règle d'Abraham

Millat Ibrâhîm

Revue semestrielle d'herméneutique

Principalement consacrée à l'étude des traditions ésotériques
issues des trois Révélations monothéistes

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs

Directeur de la Rédaction

PATRICK GEAY

Secrétaire général

RICHARD LAMARCHE

RÉDACTION - SECRÉTARIAT

"La Tuilerie" - 51140 MUIZON (France)

Téléphone 03 26 02 97 07 / Télécopie 03 26 02 98 44

www.regle-abraham.com

ABONNEMENTS - ÉDITION - DIFFUSION

EDIDIT

4, rue Basfroï - 75011 PARIS

Tél./Fax 01 48 87 42 98

www.editionsarche.com

Prix du numéro : France 13 € ; Étranger 15 €.

Abonnement d'un an (2 n^{os}) : France/Europe 24 €.

Autres pays : 26 €.

Abonnement de soutien : 46 €.

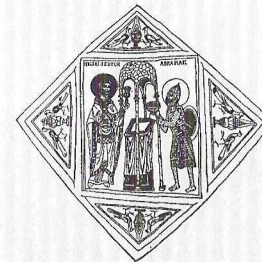
12^e année

La revue paraît en Juin et en Décembre

Secrétaire de Rédaction : STÉPHANIE LAMARCHE

Mise en pages : PCA

Impression : Imprimerie Ingraf s.r.l. - Milano



La Règle d'Abraham

N° 26

Décembre 2008

Sommaire

MAX GIRAUD

À propos du *Livre noir de la psychanalyse* 3

PATRICK GEAY

Pour une métaphysique du comparatisme 40

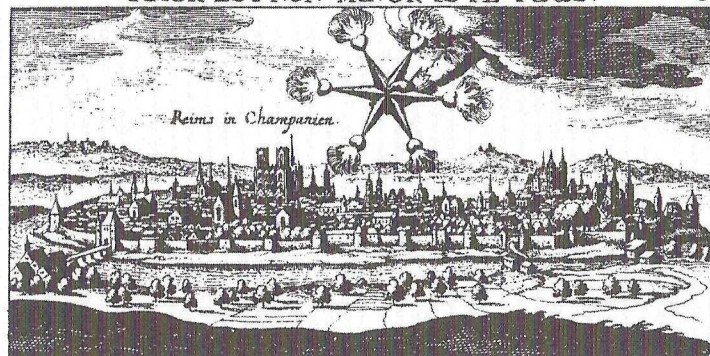
JEAN ADLER

Nouvelle remise en ordre 50

LUC BRETON

Étude critique 60

Comptes rendus 71



Nihil in hoc ordo servatur, Amice, libello: Ultimus et primus sunt in amore pares.

In diesem Buch, freunds, nimbs in acht, | Du seijst der Erst oder der Letzt,
Ist kein sonderlich Ordnung gemacht: | In gleicher Lieb du mich ergetzt.

É D I T O R I A L

Comme le fit jadis la Révolution, le monde moderne élimine le moment venu ses propres enfants. Avec *Le livre noir de la psychanalyse* paru en 2005, il s'agissait donc d'éradiquer le freudisme. M. Giraud montre ici l'intérêt de cette enquête et surtout la complète d'une perspective spirituelle indispensable.

Parallèlement, nous proposons, suivant une orientation que n'aurait pas reniée Guénon, de fonder la comparaison inter-religieuse sur l'exemplarisme de saint Bonaventure, véritable noyau dur de la métaphysique médiévale.

Pour finir, J. Adler revient sur une récente et regrettable polémique.

P. GEAY

À PROPOS DU LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE

La parution récente de ce livre (sous la direction de Catherine Meyer, Éditions des Arènes, Paris, 2005, 831 pages) nous donne l'occasion de revenir sur un sujet que René Guénon a abordé dans son enseignement : celui des « méfaits de la psychanalyse »¹.

Cet ouvrage, quantitativement imposant, est le fruit de la collaboration de quarante auteurs présentés comme faisant partie, dans leurs domaines respectifs, des meilleurs spécialistes au monde : historiens, philosophes, psychologues, médecins, chercheurs. Quelques "patients" ont aussi été mis à contribution. Beaucoup d'entre eux ont "cru", à un moment de leur vie, en la psychanalyse, et l'ont parfois appliquée professionnellement, ce qui signifie qu'ils ont subi personnellement une analyse, conformément aux règles généralement observées par la profession. Il s'agit donc d'une étude faite en grande partie "de l'intérieur" et, même quand ce n'est pas le cas, on ne peut guère soupçonner ses collaborateurs de manquer d'informations sur le sujet traité. D'aucuns cependant ne se sont pas privés d'accuser les auteurs d'appartenir à une "école" rivale de la psychanalyse, ce qui remettrait en cause leur impartialité et leur désintéressement².

1. Cf. le chapitre 34 du *Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, dont nous venons de reprendre le titre, et « Tradition et "inconscient" », chapitre 5 des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*.

2. Ces critiques, portant surtout sur les nouvelles thérapies (dites

L'ouvrage a été très mal reçu, en France en tous cas, par les psychanalystes ayant pignon sur rue, qui ont développé à son égard une agressivité proportionnée au coup qui leur était porté. Ces derniers venaient de réussir à faire retirer, par le ministre de la santé, un rapport de l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale) intitulé : « Trois thérapies évaluées » (février 2005), qui avait été commandé par ses propres services, puis validé dans un premier temps, et finalement publié sur le site du ministère³. Cette enquête mettait en cause, d'une manière mesurée, l'efficacité thérapeutique de la cure psychanalytique. Cela a suffi pour qu'elle soit soustraite à la connaissance du public, ce qui donne à s'interroger sur la puissance du "groupe de pression" psychanalytique⁴. D'une certaine façon, *Le Livre noir de la Psychanalyse* répond à ce que ses auteurs considèrent, non sans quelques raisons, comme une "censure", procédé qui, on le sait, produit rarement, surtout à notre époque, les effets escomptés.

Cet ouvrage, par ses intentions, se situe très loin des préoccupations qu'avaient René Guénon et d'autres auteurs traditionnels⁵ lorsqu'ils abordèrent la question ; cependant son intérêt n'est pas négligeable à beaucoup d'égards, car il démonte efficacement les mécanismes d'une incroyable entreprise de suggestion qui a réussi, à partir de théories fran-

TCC : Thérapies Cognitivo-Comportementales), ont été rassemblées dans *L'Anti Livre noir de la Psychanalyse*, sous la direction de Jacques-Alain Miller, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

3. Cf. pp. 261-262, pp. 331-332, pp. 347 et 391. Pour simplifier, à cause de la multiplicité des références internes de chaque chapitre, nous renvoyons aux pages du livre seulement.

4. D'après les auteurs (p. 7), la psychanalyse freudienne est devenue très marginale partout dans le monde, sauf dans quelques pays comme la France et l'Argentine.

5. Cf. notamment André Préau, « Le Taoïsme sans Tao », *Le Voile d'Isis*, n° 136, avril 1931 ; Titus Burckhardt, « Cosmologie et Science moderne », *Études Traditionnelles*, n°s 387 à 390 (ces deux articles réfutent les théories de Jung) ; Patrick Geay, *Hermès Trahi*, ch. 1 et 5, Paris, 1996.

chement grossières, débiles et malsaines, à conquérir toutes les couches d'une société qui se veut "moderne", "avertie" et "évoluée". Les articles fort documentés qui le constituent, bien que souvent inspirés par une mentalité très éloignée de la Tradition, nous offrent pourtant quantité d'indices qui permettent de situer l'origine, les méthodes et la finalité de la psychanalyse. Puissent d'autres ouvrages contribuer à abattre d'autres "dogmes" intouchables qui constituent les "piliers" des "croyances" du monde moderne ! Ceci dit, nous ne nous faisons pas trop d'illusion au sujet des "doctrines" et "méthodes" qui prendront la place de celles que l'on pourrait ainsi annihiler. Mais, dans le cas précis de la psychanalyse, il y a un intérêt spécial à dissuader ceux qui, par pure ignorance parfois, se laissent piéger par ses attraits et s'engagent dans cette voie, car cette pratique risque de les marquer d'une « "souillure" ineffaçable »⁶, et de les empêcher de développer certaines possibilités spirituelles pendant leur vie actuelle⁷.

Il nous a paru intéressant de ne pas nous limiter à un compte rendu trop succinct de cet ouvrage, mais au contraire d'en présenter un résumé assez long, qui donnera, nous l'espérons, l'envie à d'autres de le lire entièrement. Comme il est divisé en cinq parties, nous suivrons ce découpage en reprenant les titres de ses parties.

6. Selon une expression de René Guénon tirée du *Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. 34. D'autres fausses doctrines sur lesquelles s'appuient le monde moderne, comme l'évolutionnisme par exemple – qui a incontestablement fait le lit de la psychanalyse –, n'impliquant pas, en effet, une "pratique" qui engage le psychisme des êtres qui s'y soumettent, peuvent donc être éliminées plus facilement de la conscience. Elles n'en sont pas moins de redoutables obstacles détournant ceux qui pourraient s'intéresser à la Tradition.

7. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui ont eu une "attraction" vers le spirituel et ont été "contaminés" au mauvais moment par la psychanalyse ; en conclure que « c'était leur destinée » n'empêche pas d'agir pour que d'autres évitent la chute dans ce "bourbier".

La face cachée de l'histoire freudienne

Les contributions réunies sous ce titre (pp. 19-144) posent des questions fondamentales : les éléments expérimentaux donnés par Freud pour étayer ses théories sont-ils fiables ? Le fondateur de ce qui fut présenté comme une science révolutionnaire à l'époque était-il honnête, sincère, probe et désintéressé comme aiment à le faire croire ses défenseurs ? Pour répondre le plus précisément à ces interrogations, les intervenants ont puisé dans une somme assez considérable de documents qui ont été soigneusement comparés. Il s'agit précisément des écrits officiels de Freud, de sa correspondance privée, fort variée et abondante, des lettres ou écrits de ceux qui ont côtoyé, professionnellement ou non, le "*Doktor*" viennois. Il est fait état, de plus, de résultats d'enquêtes longues et difficiles qui ont permis, grâce à des travaux dignes des "déetectives" les plus opiniâtres, de retrouver et faire parler les premiers patients de Freud dont les noms véritables ont été, tant que ce fut possible, tenus secrets.

Le constat final est sans équivoque : la psychanalyse est née dans le mensonge le plus éhonté, mensonge sur les motivations réelles du fondateur, mensonge sur l'élaboration de sa théorie, mensonge sur les résultats de sa pratique – qui dans le cas présent sont intimement liés à la théorie –, et mensonge du milieu psychanalytique qui, pour toutes sortes de raisons, a "couvert", activement ou passivement, une suite invraisemblable de supercheries. Ce milieu, qui sévit toujours, ne mérite même pas le bénéfice du doute, car *il sait* depuis assez longtemps les reproches qui sont adressés à Freud et à la psychanalyse en général, et *il ne peut pas ne pas avoir constaté* la justesse de la plupart des critiques, sur la forme comme sur le fond, dans la pratique même de cette "discipline". Entrons dans le détail.

Il est d'abord rappelé à bon escient (cf. pp. 21-24) qu'au tout début de sa pratique thérapeutique, Freud, qui avait suivi à Paris les leçons de Jean-Martin Charcot, à l'époque « grand maître de l'hystérie et de l'hypnotisme », utilisait une méthode dite "cathartique" mise au point par un de ses amis, Josef

Breuer. Il prétendait guérir par celle-ci l'hystérie, en faisant raconter au malade (*talking cure*), *sous hypnose*, les incidents traumatiques supposés être à l'origine de ses troubles. Le simple fait de faire revivre ainsi aux hystériques ces événements "traumatisants" et "refoulés", dont les crises étaient des "réminiscences inconscientes", était sensé amener la guérison. Très vite Breuer se sépara de son collègue car il n'appréciait pas la tournure de plus en plus exclusivement "sexuelle" que prenaient les interprétations de Freud. Ce dernier délaissa ensuite l'hypnose pour se mettre à l'écoute de l'"inconscient" de ses patients sur le trop fameux "divan". Il fut séduit – c'est le cas de le dire ! – par la théorie de la "séduction" qui consiste à affirmer que les traumatismes mentaux proviennent souvent d'agressions sexuelles, principalement incestueuses, dans la prime enfance. Le pire est qu'avec sa nouvelle méthode il avait réussi à obtenir, de la part de patientes surtout, des aveux qui allaient en ce sens. Malheureusement pour lui, il s'avéra rapidement que ces récits étaient sans fondement (cf. p. 22) !⁸ C'est à ce moment-là qu'il pratiqua cette fameuse "autoanalyse"⁹ où, affirmant dépasser ses propres résistances internes, il estima prendre conscience qu'il avait eu, dans son enfance, des désirs inavoués envers sa mère et de la jalousie envers son père. « Et voilà aussi pourquoi toutes ses patientes lui avaient raconté ces invraisemblables histoires d'inceste : il ne s'agissait pas de souvenirs, mais de fantasmes exprimant un *désir* infantile d'être séduites par leur père. Freud, d'un seul coup venait de découvrir la sexualité

8. Certains freudiens estiment que leur "maître" avait raison dans sa première analyse, et qu'il a abandonné la théorie de la "séduction" sous la pression du milieu ambiant.

9. Cette autoanalyse est présentée comme "héroïque" par les défenseurs de Freud – ses adversaires reprenant ce thème avec quelque dérision (cf. p. 23) –, pour une raison fort simple : il faut donner l'impression que leur "maître" a, d'une manière ou d'une autre, "transcendé" toute subjectivité psychique individuelle ou toute autosuggestion, pour que sa doctrine prétende à l'"universel". Tout est utilisé pour faire apparaître la naissance de la psychanalyse comme une sorte de "sacrifice", suivi d'une intuition fulgurante de type quasi prophétique.

infantile, le rôle des fantasmes inconscients dans la vie psychique des névrosés et l'universalité de ce qu'il devait nommer plus tard le "complexe d'Édipe" » (p. 23). Quand on parle ici d'"universalité", on doit l'entendre de manière ironique, car il est évident que la psychanalyse naît dans la *subjectivité la plus totale*, tout reposant sur l'expérience de son "inventeur" : il est effectivement impossible de vérifier l'authenticité et le contenu d'une telle expérience¹⁰. Des recherches faites sur les publications de l'époque montrent clairement que l'autoanalyse en question est autant le résultat des lectures et des contacts de Freud que d'une expérience vécue (cf. pp. 49-59)¹¹. En admettant même la véracité de l'autoanalyse, celle-ci, pour être généralisée et reconnue comme "scientifique"¹² – ce à quoi aspirait Freud –, demandait la vérification expérimentale de la théorie, par des tests sur un ensemble significatif de cas. C'est là que les choses se gâtent ! Des recoupements et recherches que nous avons évoqués plus haut, il ressort qu'aucun patient de Freud n'a été guéri de quoi que se soit, contrairement à ce qu'il affirmait sans vergogne dans ses publications !

Nous ne nous étendrons pas sur les diverses études très documentées qui ont amené un grand nombre de chercheurs à considérer Freud comme un « menteur »¹³, et à évoquer

10. On pourrait objecter que la révélation d'une tradition dépend aussi de l'"expérience" de son fondateur humain. À cela on peut répondre que toute tradition authentique indique de manière claire que le but de la voie spirituelle transcende les individualités, quelles qu'elles soient. C'est un argument qu'un Freud, qui se dit "scientifique" et "rationnaliste", ne peut en aucun cas mettre en avant.

11. La théorie de l'expérience personnelle et celle de l'influence du milieu ne sont pas réellement contradictoires. Il arrive souvent que les "grands hommes" soient, du fait de qualifications spécifiques, comme la "coagulation" de tendances diffuses dans le milieu ambiant.

12. Les observations et conclusions de ce livre sont faites au point de vue dit "scientifique" qui, évidemment, n'est pas le nôtre. Si nous les retenons cependant c'est parce que la psychanalyse prétend au label "scientifique" ; elle mérite donc, de ce fait, d'être jugée aussi par cette méthode-là.

13. Le titre d'un des articles (pp. 43-47) est : « Freud était-il un men-

même l'expression de « Grand Menteur » (cf. p. 179), ce reproche étant fait aussi à certains de ses émules parmi les plus célèbres¹⁴. Par contre nous nous intéresserons à la critique pertinente (cf. pp. 114-120) qui a été faite d'un livre de Freud sur Léonard de Vinci¹⁵, car elle est exemplaire et peut servir de modèle pour d'autres cas. Freud cite un court récit d'enfance dû à l'artiste : « Il me semble qu'auparavant déjà il m'était assigné de m'occuper si à fond du vautour, car il me vient à l'esprit comme un souvenir des plus précoces qu'étant encore au berceau, un vautour est descendu jusqu'à moi, m'a ouvert la bouche de sa queue et, à plusieurs reprises, a heurté mes lèvres de cette même queue ». Freud, connaissant une légende égyptienne qui considère que le vautour est fécondé directement, sans père, par le vent, particularité qui a servi à certains Pères de l'Église pour expliquer la naissance du Christ, en a tiré la conclusion que Léonard de Vinci, qui avait sans doute lu ces Pères, nous indiquait clairement par ce récit qu'il avait été élevé seulement par sa mère dans les premières années de sa vie ; son amour exclusif envers sa mère aurait nécessairement fait de lui un homosexuel, l'absence du père et de son autorité favorisant, de plus, le développement de certaines facultés artistiques de l'enfant. Il faut bien noter qu'en dehors du récit fourni par l'artiste lui-même, ses biographes n'ont aucune sorte d'information sérieuse pouvant amener à de telles conclusions. Le problème est « que toute la construction de Freud reposait sur une erreur de traduction » (p. 116) ! L'oiseau en question était un *nibio* (*nibbio* en italien actuel), qui n'est autre qu'un "milan". La traduction

teur ? ». Cf. aussi, dans ce numéro de *La Règle d'Abraham*, le compte rendu de Patrick Geay concernant l'ouvrage : *Mensonges freudiens* de Jacques Bénestéau (Éd. Mardaga, Sprimont, 2002).

14. Cf. pp. 533-548 où Bettelheim est traité d'"imposteur", de "dis-simulateur chronique" qui "mentait tout le temps". En arabe, l'être qui manifeste cette particularité est qualifié de *dajjâl* : c'est l'un des noms de l'Antéchrist.

15. *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci 1910*, traduit sous le titre : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (P.U.F., Paris, 1993).

allemande avait pris appui sur un travail en russe où le même mot *korshun* désigne le milan ou le vautour. Une enquête détaillée (cf. pp. 117-120) montre que Freud était parfaitement au courant de l'erreur qu'il avait commise et que, par conséquent il savait que sa démonstration "symbolique" était entièrement fausse, ce qui ne l'a point empêché de maintenir ses affirmations fantaisistes. Il a fait preuve du même entêtement dans le cas d'un célèbre patient qui avait vu en rêve des *huskies*¹⁶, et que Freud a appelé l'"Homme aux loups", « ce qui permettait une longue discussion sur le rôle du loup dans les fantasmes humains » (p. 193) ! Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Le dernier article de cette première partie, « Freud, lucre et abus de faiblesse » (pp. 127-144), remet totalement en cause la "légende" d'un Freud honnête et désintéressé. Il montre comment ce dernier ne prodiguait ses "soins" qu'aux riches, arguant cyniquement que le fait de payer faisait partie de la thérapie. Un certain nombre de ses "confidences", étalées maintenant sur la place publique, en disent long sur la mentalité du "bon *Doktor*". Ses clients, appelés selon les circonstances *nègres* « qui doivent arriver à point pour calmer l'appétit du lion » (p. 128), *poisson d'or* « qui a mordu à l'hameçon » (p. 133), ou *ordures*¹⁷, « tout juste bonnes à ce qu'on leur soutire de l'argent et qu'on les prenne comme objet d'étude » (p. 142), étaient maintenus le plus longtemps possible sous sa dépendance. Il considérait que l'argent était pour lui « comme un gaz hilarant » (p. 134), et ressentit comme de très bon augure sa "percée" aux États-Unis, car il avait appris que « le Vieux Monde est gouverné par la hiérarchie alors que le nouveau l'est par le dollar » (p. 134). Dans cet article, il y a suffisamment de preuves venant de Freud lui-même pour faire vaciller les certitudes des plus acharnés défenseurs de sa probité. Cela est très important, car toute la psychanalyse repose sur la valeur de son inventeur, contrairement aux disciplines véritablement "scientifiques" où la

16. D'autres versions disent qu'il s'agissait de chiens de la race *spitz*.

17. *Gesindel* : "canaille", "racaille", "mauvaise graine".

valeur personnelle de celui qui les pratique n'hypothèque pas les résultats de ses travaux, s'il suit les protocoles établis.

Pourquoi la psychanalyse a-t-elle eu un tel succès ?

Les études présentées dans la deuxième partie (pp. 145-299) offrent une diversité d'hypothèses concernant les causes de la montée en puissance de la psychanalyse, et celles de sa chute. À y regarder de près, toutes ces explications comportent une part de vérité. Il y a d'abord les thèses tenant surtout compte des facteurs historiques favorables : décadence du "Vieux Monde" européen qui facilite l'émergence de nouveaux courants dans tous les domaines, réactions contre les méthodes psychiatriques "agressives", régression de l'influence de la religion. Comme nous l'avons dit plus haut, Freud, sous beaucoup de rapports, apparaît comme la "coagulation" de tendances du milieu ambiant ; c'est ce que montre l'article « Littérature, cinéma et psychanalyse : un jeu de miroirs » (pp. 184-196). Sa qualité de bon écrivain¹⁸, présentant souvent ses "découvertes" comme le résultat d'enquêtes dignes de Sherlock Holmes¹⁹ est sans doute pour beaucoup dans le fait que Freud a été "choisi" spécialement pour répandre efficacement ces théories. En relation avec ce dernier point, un "détail" symbolique apparaît comme important (cf. p. 191) : selon une interprétation possible, son prénom *Sigmund*²⁰, en allemand, signifierait "bouche victorieuse", ce qui est en relation directe avec ses théories et sa pratique. Ajoutons qu'il est mort, curieusement, d'un cancer de la bouche (cf. p. 448).

18. Il reçut le prix *Goethe* de littérature.

19. La parenté entre l'œuvre de Freud et celle de Conan Doyle, si célèbre, a été démontrée (cf. p. 192).

20. Il s'appelait en fait Sigismund Schlomo Freud ; c'est plus âgé qu'il raccourcit son nom. Il ne fut pas le seul à modifier son identité. Certains membres du "Comité secret", dont nous parlerons plus loin, ont fait de même : ainsi, Ferenczi et Rank ne portaient pas leurs patronymes de naissance, qui étaient respectivement Fraenkel (ou Fränkel) et Rosenfeld ; Jones, lui, voulait s'appeler Beddow-Jones.

Un court article, « Une théorie zéro » (pp. 178-183), tout en admettant d'autres explications à la réussite de la psychanalyse, fait remarquer que celle-ci, en fait, est une « théorie vide », c'est-à-dire qu'elle comporte une affirmation minimum, celle « de l'inconscient, couplée avec la prétention des psychanalystes à en interpréter les messages », minimum qui permet toutes les interprétations, et la possibilité « de prendre les virages les plus inattendus » (p. 180), et de s'adapter au fur et à mesure aux circonstances. Cette caractéristique a l'avantage d'aider à répondre sans cesse aux objections, et « de sortir un nouveau lapin théorique de l'inépuisable chapeau de l'inconscient » (p. 181). Au fond, la psychanalyse devient « proprement irréfutable car elle peut dire tout et son contraire » (p. 181). « Ce qui est donné comme un progrès-de-la-psychanalyse n'est jamais que la dernière interprétation en date, c'est-à-dire la plus acceptable dans un contexte institutionnel, historique et culturel donné » (p. 181).

Un autre (pp. 198-214) estime que l'ascension de la discipline est due, d'une part au fait que la profession est « intéressante » pour les praticiens, car elle permet d'engranger rapidement des bénéfices substantiels (cf. p. 208), et d'autre part au fait qu'elle est attirante pour les clients, car elle leur offre un système d'interprétation permettant de répondre à toutes leurs questions, à la manière d'une religion. Cette méthode est, en effet, sortie des applications thérapeutiques pour s'imposer comme mode d'"introspection"²¹ et de "connaissance de soi". Dans le cas de la "connaissance de soi", on "sing" d'ailleurs l'enseignement des voies initiatiques traditionnelles, puisque le "soi" n'est conçu que comme « un être – l'inconscient – dissimulé à l'intérieur de nous et qui nous manipule comme si nous n'étions que des marionnettes » (p. 224). Grande a été aussi la séduction d'un nouveau lan-

21. Selon René Guénon, « l'"introspection" du psychologue ne saisit elle-même que des phénomènes, c'est-à-dire des modifications extérieures et superficielles de l'être ; il n'est de vraiment intérieur et profond que la partie supérieure de l'intelligence » (*Orient et Occident*, ch. intitulé : « La superstition de la vie »).

gage "codé" réservé, au début, à une "élite d'initiés", et qui a fini par devenir populaire. Comment ne pas sourire devant un tableau qui confronte des expressions normales du langage à leur traduction psychanalytique (cf. p. 241) :

- « Louis a imaginé » devient « Louis a fantasmé » ;
- « Interdiction d'un plaisir » devient « castration » ;
- « Simon aime sa maman » devient « Simon fait son Œdipe » ;
- « Simon désobéit à son père » devient « Simon fait son Œdipe » ;
- « Mère affectueuse » devient « Mère fusionnelle » ;
- « Paul se fâche » devient « Paul extériorise sa pulsion de mort » ;
- « Oublier, renoncer » devient « faire son deuil » ;
- « Je me demande » devient « Ça m'interroge ou ça m'interpelle quelque part » ;
- « Paul boit trop d'alcool » devient « Ça a soif quelque part », etc.

Ce court rappel montre l'étendue de l'influence de l'expression psychanalytique dans le langage d'aujourd'hui.

Plusieurs articles (pp. 242-277) s'attachent à expliquer l'« exception française », et montrent « comment la psychanalyse a pris le pouvoir en France » (cf. p. 243) à la faveur des événements de mai 1968, et grâce à l'habileté, en particulier, de Lacan qui, pressentant que cette discipline, sous sa forme purement freudienne, aurait du mal à s'imposer dans ce pays, l'a habillée d'une forme pseudo-philosophique volontairement obscure (cf. p. 269). Ce personnage, dont la prétention n'a d'égale que le cynisme, reçoit, à juste titre, un "traitement de faveur" de la part de nombreux auteurs. Quelques uns de ses "aveux" publics, écrits ou oraux – parfois contradictoires –, auraient dû décourager ses admirateurs mais, malheureusement, la puissance de l'illusion est telle que cela ne suffit pas. Nous avons relevé quelques unes de ses "sorties" :

« La psychanalyse, comme toutes les activités humaines, participe incontestablement de l'abus. On fait comme si on savait quelque chose » (p. 209).

« Notre pratique est une escroquerie, bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué. [...] Du

point de vue éthique, c'est intenable notre profession ; c'est bien d'ailleurs pour ça que j'en suis malade » (p. 236).

« Je crois qu'il a raté son coup [Freud]. C'est comme moi, dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse » (p. 236).

« Elle est toujours là, la psychanalyse : bon pied, bon œil à travers tous ses boniments et même qu'elle jouit d'un effet de prestance tout à fait singulier, si l'on songe quand même à ce que c'est les exigences de l'esprit scientifique » (p. 252).

En tout cela Lacan avait un illustre prédécesseur en Freud lui-même qui, en 1937, vers la fin de sa vie (1939) déclarait que la psychanalyse est « une profession impossible » – comme celles d'éducateur ou de dirigeant –, c'est-à-dire « on est sûr à l'avance de résultats insatisfaisants » (p. 200), propos forts éloignés de la prétention des débuts. Lacan, en tout cas, mérite le traitement spécial qui lui est réservé, ne serait-ce que pour ses théories sur les jeux de mots signifiants qui confine au ridicule le plus pur²².

Parmi tous les articles expliquant le succès de la psychanalyse, l'un (pp. 161-183) est susceptible d'attirer plus particulièrement l'attention des lecteurs de René Guénon. Il se présente comme une explication plus technique de l'expansion et de la réussite de cette "discipline" : celle-ci se serait imposée « essentiellement grâce à l'efficacité de son appareil institutionnel » (p. 163). L'auteur pense que la psychanalyse ne se serait pas plus répandue que d'autres théories, aujourd'hui oubliées, si Freud n'avait eu l'idée de constituer, en 1902, autour de lui un groupe de "disciples", « la Société Psychologique du Mercredi »²³, pour influencer et contrôler le mouvement qui s'internationalisa par le renfort de Jung et de l'"école" de Zürich (cf. p. 169), et par la création de

22. L'ambiguïté de cet auteur auprès de certains intellectuels tient à la façon dont il joue avec les mots, caricaturant certains procédés d'interprétation traditionnels ; le problème est que, le plus souvent, ses "trouvailles" ne "marchent" qu'avec le français actuel, ce qui en dit long sur la limitation de cette "technique" interprétative.

23. Cette société était composée de cinq membres, quatre plus Freud.

« l'Association Psychanalytique Internationale » au congrès de Nuremberg en 1910. Le même Jung suggéra en 1912 que tout psychanalyste devait être psychanalysé²⁴ pour avoir le droit d'exercer la profession, ce que Freud approuva facilement car cela lui permettait, d'une part de garder la mainmise "doctrinale" sur la "discipline", et d'autre part d'empêcher que la "pratique" lui échappe comme cela était en train de se produire avec plusieurs initiatives "sauvages". L'autoanalyse n'était plus acceptée, sauf celle du fondateur, et de quelques uns...²⁵ Jung, par la suite, lorsqu'il se brouilla avec Freud, ne manqua pas de lui faire remarquer cette "irrégularité". Après les premières dissidences, Ernest Jones proposa à Freud de former un "Comité secret" garant, en quelque sorte, de l'"orthodoxie" psychanalytique. Cela fut fait en 1913. C'est grâce à cette organisation, nous dit-on, que la psychanalyse a prospéré et a pu se constituer en mouvement de type sectaire. Ce sujet mérite quelques développements que nous placerons plus loin.

La psychanalyse face à ses impasses

L'objet principal de la troisième partie (pp. 302-441) est de démontrer que la psychanalyse n'est ni une science (au sens moderne du terme), ni une thérapie, ni un instrument de connaissance de soi. Les mécanismes de défense de la psychanalyse sont d'autre part disséqués, afin d'en faire ressortir le caractère totalement subjectif ; ils apparaissent ainsi comme un "cercle vicieux", expression juste s'il en est !

Nous avons déjà fait remarquer que la psychanalyse s'est toujours présentée comme une science, ce à quoi elle ne peut

24. Ce règlement fut mis en vigueur en 1918, même s'il existe de notables exceptions.

25. René Guénon, dans *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps* (ch. 34) a posé cette fameuse question : « d'où les premiers psychanalystes tiennent-ils les "pouvoirs" qu'ils communiquent à leurs disciples, et par qui eux-mêmes ont-ils bien pu être "psychanalysés" tout d'abord ? »

prétendre en aucune façon : « c'est une pseudoscience parce que c'est une théorie de mauvaise foi » (p. 304). La mauvaise foi apparaît dans les mensonges du fondateur (cf. première partie), et dans celle de ses « chiens de garde » dont « le cynisme est prêt à tout justifier, même l'injustifiable pour préserver la "cause" » (p. 305). Les arguments "scientifiques" avancés en la matière pourraient être résumés ainsi : manque d'objectivité des théories, et impossibilité totale de tester les résultats quel que soit l'objectif proposé, thérapie ou connaissance de soi.

La théorie est subjective car elle tient uniquement à l'individualité de celui qui la pose : « avant même le début de la psychanalyse, Freud était convaincu de l'influence pathogène de la sexualité » (p. 326)²⁶. Bien que *Le Livre noir* soit resté prudent sur le sujet, il faut tout de même signaler que certains auteurs, parfois psychanalystes, à partir de lettres de Freud assez explicites, ou de contacts avec lui, ont déduit que son père avait eu un comportement particulièrement ignoble avec ses enfants : ils en ont conclu que les théories freudiennes étaient le résultat naturel de ce "traumatisme". D'autres, toujours d'après des courriers de Freud, ont fait remarquer la coïncidence de l'apparition de la psychanalyse avec une période où celui-ci, qui venait d'avoir six enfants de suite, fut obligé de recourir à une sévère "abstinence" pour éviter de nouvelles naissances. Il apparaîtrait, dans ces cas, comme un malade mental qui aurait voulu imposer sa vision déformée au monde entier. Il s'agit ici de théories qui n'engagent que leurs auteurs, mais il faut bien avouer que, venant de psychanalystes, elles placent Freud et sa "doctrine" dans une situation ambiguë. Juste retour des choses...

Les résultats de la "cure" psychanalytique, tant dans le domaine thérapeutique que dans celui de la prétendue connaissance de soi, sont invérifiables à cause de la suggestion, *inévitabile* de la part du praticien, ou de l'autosuggestion

26. Fliess, qui rencontra Freud en 1887, et avec qui il noua des liens d'amitié, se sépara de lui en 1900, « accusant Freud de projeter ses propres idées dans le psychisme de ses patients » (Phyllis Grosskurth, *Freud. L'Anneau secret*, p. X, P.U.F., Paris, 1995).

du patient. Si ce dernier, couché sur le divan, se bornait à bavarder indéfiniment en pratiquant la "libre association d'idées ou de mots"²⁷, *il ne se passerait rien !* Pour "guérir" ses "névroses", ou "se connaître", il faut qu'il prenne conscience de certaines choses, et donc *il faut qu'il soit orienté directement ou indirectement* vers ces choses. Dans le cas de Freud lui-même, il semble que dans la pratique il fut « extrêmement directif, pour ne pas dire intimidant » (p. 383), aux dires de ses propres patients, et à la lecture de ses notes personnelles. « Lorsque le patient n'était pas d'accord avec ses constructions, son objection était interprétée comme une résistance, et, s'il avait le malheur d'insister, il était purement et simplement renvoyé ». Que la méthode soit brutale ou non, cela ne change rien à l'affaire : quoi que dise le patient, *le psychanalyste possède, à l'avance, la grille de lecture et l'interprétation "juste", donc le diagnostic qui, en l'occurrence, s'identifie au traitement !* Si le patient est d'accord avec lui, cela prouve que la théorie est bonne, et s'il n'est pas d'accord, c'est qu'il a des "blocages" et "refoulements" qu'il n'a pu surmonter²⁸ ! La théorie est ainsi toujours vérifiée : « Pile je gagne, face tu perds ! » (p. 303). Un grand nombre d'auteurs du *Livre noir* insistent sur ce cercle vicieux qui fait de la psychanalyse une pseudoscience à leurs yeux.

Le problème est que toute "école" psychanalytique bénéficie de ce tour de passe-passe. Ainsi, de nos jours, « chaque analyste ou psychothérapeute produit des phénomènes spécifiques à l'école à laquelle il appartient – des "signifiants" s'il est lacanien, des "self-defects" s'il est kohutien, des traumas s'il est néo-ferenczien, des archétypes s'il est jungien, etc. » (p. 388)²⁹. Pour se prémunir contre les opinions diver-

27. La définition de ces associations est qu'elles sont « libres de toute influence » (p. 381).

28. Le "complexe d'Edipe" est ainsi toujours "vérifié" : « Si un garçon aime sa mère et déteste son père, il présente un complexe d'Edipe manifeste. Si un autre adore son père et se montre agressif envers sa mère, ses tendances œdipiennes sont "refoulées" » (p. 421).

29. Ce sont là quelques exemples de l'effroyable "jargon" psychanalytique !

gentes, Freud a affirmé « que le point de vue erroné de l'un provient de ce qu'il a été insuffisamment psychanalysé »³⁰, ce qui est une bien curieuse réponse de la part de quelqu'un qui ne l'a jamais été selon les règles qu'il a lui-même édictées ! Quant aux critères qui permettent de conclure qu'une psychanalyse a été complète, ils sont restés, là encore, tout théoriques puisque invérifiables et totalement subjectifs (cf. pp. 336-337).

Du côté des "sujets" étudiés, on ne peut pas dire que la situation soit meilleure au point de vue de l'autosuggestion : « Ceux-ci, loin d'être de purs objets passifs, sont parfaitement conscients d'être observés, se demandent ce que cherche à prouver l'expérimentateur et – pire encore ! – s'appliquent consciemment à valider ses hypothèses, de sorte qu'on ne peut jamais être sûr que les résultats obtenus ne soient pas des artefacts du protocole expérimental » (p. 388). Freud qui interroge, pour sa première séance, le fameux *Homme aux rats* « sur les raisons qui l'amènent à mettre au premier plan des données relatives à sa vie sexuelle », s'entend répondre que « c'est là ce qu'il connaît de [ses] théories » (p. 390) ! À la limite, un patient quelque peu informé peut choisir à l'avance le diagnostic et le traitement de ses "névroses", s'il connaît l'école à laquelle appartient l'analyste qu'il veut consulter !

Les victimes de la psychanalyse

Parmi les victimes de la psychanalyse mentionnées dans la quatrième partie (pp. 443-637), il faut compter quelques cas historiques bien connus, mais aussi la masse de ceux qu'on a gardés des années dans la dépendance de cures interminables. Il y a aussi tous ces parents culpabilisés, persuadés

30. Chaque fois que des psychanalystes renommés ont pris leurs distances avec Freud, ils ont eu droit à une psychanalyse publique gratuite ; les freudiens leur ont trouvé tous les complexes et refoulements qu'ils avaient à disposition ! Évidemment, les "dissidents" n'ont pas manqué de renvoyer la politesse à leurs collègues.

que leur comportement est absolument décisif pour l'avenir psychique de leurs enfants, et qu'ils peuvent à tout moment commettre l'irréparable. D'entre les abus graves de la psychanalyse on compte, par ailleurs, sa prétention tout à fait illégitime à intervenir sur des pathologies "lourdes" comme l'autisme et la toxicomanie.

« L'histoire tragique et véridique d'Horace Frink, manipulé pour les besoins de la cause » (pp. 445-455) nous raconte la descente aux enfers d'un jeune intellectuel américain que Freud a choisi « parce qu'il n'est pas juif, une particularité que Freud, qui l'est, trouve importante s'il veut dépasser les frontières du cercle des intellectuels new-yorkais » (p. 446)³¹. En quelques pages, on passe en revue les stratagèmes du "docteur" viennois pour susciter des divorces (cf. pp. 447-448), suggérer des donations (cf. p. 452), et expliquer à la victime quand elle va très mal – hallucinations, délires, tentatives de suicide (cf. p. 450) –, que cela provient de refoulements et de sa résistance aux diagnostics. Finalement, le pauvre Frink, après quelques internements et un deuxième divorce, finira sa vie dans les regrets d'avoir quitté sa première femme (cf. p. 453), et en gardant une idée peu flatteuse du traitement de Freud (cf. p. 454).

La psychanalyse ne fait pas que des victimes du côté des patients, mais aussi chez les praticiens : « Selon les calculs d'Elke Mühlleitner, sur 149 membres de la Société Psychanalytique de Vienne entre 1902 et 1938, neuf se suicidèrent, soit 1 personne sur 17. Comme Freud le faisait remarquer à Jung après que l'assistant de celui-ci, Jakob Honegger, se fut aussi ôté la vie : "Vous savez, je crois que nous usons pas mal de monde" » (p. 460).

Une des plus grandes calamités de notre temps est que la psychanalyse a « fait son entrée dans le domaine éducatif : comment doit-on faire pour "construire" psychiquement,

31. On prétend que Freud aurait projeté de faire de Jung son héritier parce qu'il était brillant, mais aussi parce que sa famille était chrétienne. Il avait peur que la psychanalyse passe pour un produit exclusivement juif, ce qui, selon lui, pouvait être un handicap à son expansion.

affectivement, un bébé, un enfant épanoui, sans névrose ? Et, par voie de conséquence, on quitte le discours d'expert à expert pour un discours destiné au grand public. Là est le danger : ce qui n'était jusqu'alors que des affirmations de spécialistes va être largement diffusé. Les idées qui n'étaient que des hypothèses issues de la psychopathologie vont être assénées comme des vérités éducatives. L'évolution des écrits et des interventions radiophoniques de Françoise Dolto en témoignent » (p. 473). « Toute attitude parentale, tout comportement de l'enfant est "psychologisé", analysé, décrypté. Finis le bon sens, la spontanéité, il va falloir comprendre, décoder le "sens" » (p. 475). « Dans notre culture, dès que l'enfant "a un problème", c'est qu'il y a quelque chose en dessous : les enseignants alertent les psys dès la moindre démotivation scolaire, les parents courent voir le spécialiste pour qu'il aide leur enfant à s'alimenter mieux, à se coucher tôt, à mieux se concentrer sur ses devoirs... bref, à pallier leur non-savoir-faire éducatif » (p. 478). « Ce n'est plus le parent qui détient un pouvoir absolu, c'est l'enfant lui-même qui, par son inconscient, filtre, intègre, interprète tout ce que vous faites, un nouveau Big Brother est à l'œuvre : l'inconscient de l'enfant entend tout, voit tout, détecte tout, même les choses les plus intimes. L'inconscient de l'enfant vient d'aliéner la liberté individuelle du parent qui n'osera plus être parent mais écoutera bien volontiers les conseils de la psychanalyse pour ne pas nuire à sa progéniture » (p. 488). « Françoise Dolto ne cesse de le répéter : "Les parents ont tous les devoirs, et aucun droit – pas même celui d'être aimés" » (p. 489). On passe « de l'enfant roi à l'enfant tyran » (p. 498). « Combien de fois ai-je rencontré des parents dépités d'avoir un enfant obéissant, un enfant qui ne pose pas de problème ! "On nous a dit que c'était mauvais signe !" Alors qu'un enfant piailleur, offensif, désobéissant est signe de bonne santé ! » (p. 491).

Les mères semblent particulièrement visées par le reproche psychanalytique ; elles sont « forcément coupables » (p. 508). C'était déjà très mal parti pour celles que Freud considérait « comme une triste copie de l'homme » ; parmi les quelques

mérites qu'il leur reconnaissait « dans un sursaut de générosité [... il y avait] l'invention du tissage, activité essentiellement féminine ayant pour seul objectif la création de vêtements qui leur permettent de cacher »... ce qui leur manque pour être des hommes, « cause de leur désespoir profond » (p. 510). « À partir des années 1950-1960, les mères furent considérées par la psychanalyse comme responsables et coupables de la schizophrénie ou de l'autisme de l'enfant » (p. 515). L'autisme est d'ailleurs le sujet de fond d'un article concernant Bettelheim (pp. 532-548). Ce "grand expert" viennois, que nous avons déjà évoqué à propos du mensonge, se révèle surtout ici comme un expert en escroqueries en tous genres : on plaint ses victimes qui sont encore et toujours les "mauvais" parents « responsables de l'autisme de leurs enfants parce qu'ils les rejettent » (p. 543)³².

Il faut dire aussi que les moyens de communications modernes, qui subissent avec une facilité déconcertante les suggestions les plus grossières, « véhiculent les thèses freudiennes comme des révélations qui ne souffrent aucune remise en cause » (p. 475)³³. L'enseignement n'est pas en reste : « De la classe terminale (en philosophie et en lettres) aux études universitaires, l'élève n'apprendra qu'une chose : seule la psychanalyse soigne les problèmes psychiques » (p. 478). C'est au nom de ces certitudes que les « théories psychanalytiques ont bloqué le traitement efficace des toxicomanes et contribué à la mort de milliers d'individus » (p. 616), ce qui est considéré à juste titre comme « une catastrophe sanitaire, bien pire que celle du sang contaminé » (p. 635).

32. D'après des découvertes médicales récentes, l'autisme serait une maladie d'origine génétique ; si cela se confirmait, quelles conclusions en tireront les psychanalystes ?

33. Sur ce sujet, cf. le livre très instructif intitulé *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie* (Éd. Zones/La Découverte, Paris, 2007), écrit en 1928 par un neveu de Freud, Edward Bernays.

Il y a une vie après Freud

Nous ne nous étendrons pas sur la dernière partie de l'ouvrage (pp. 640-819), qui contient surtout un plaidoyer pour des sciences et traitements modernes considérés comme remplaçant avantageusement la psychanalyse : neurosciences, pharmacologies, psychothérapies. Tout ce qui concerne la critique de la psychanalyse conserve cependant de l'intérêt. Quant au reste, il nous semble qu'il faille le considérer avec la plus grande prudence, même si les solutions thérapeutiques préconisées donnent l'impression de présenter des risques moindres que ceux de la psychanalyse. Toutefois, il paraît dangereux d'admettre, pour les pathologies "lourdes" en tout cas, que les médicaments, fussent-ils très sophistiqués, n'occasionnent pas, dans quelques uns de leurs effets, des aspects négatifs difficiles à contrôler : plus on s'éloigne des ressources traditionnelles ou "naturelles" de la médecine, plus on doit s'attendre à des réactions du milieu traité. Il est vrai que la médecine traditionnelle étant devenue inaccessible pour la plupart des malades³⁴, certaines solutions passent aujourd'hui pour un moindre mal. Il n'en demeure pas moins que le psychisme est souvent réduit ici à des aspects très quantitatifs, la maladie étant souvent conçue comme la conséquence d'une faiblesse ou d'un trouble principalement, voire uniquement, somatique.

Dans les traitements d'ordre plus directement "psychologique", même si l'on semble s'orienter vers des thérapies plus "logiques", il reste à voir dans quelle mesure celles-ci ne restent pas influencées, peut-être à leur insu, non par les interprétations de la psychanalyse, mais par ses méthodes. Certains articles du livre, le dernier en particulier, ne sont pas, à cet égard, très rassurants³⁵.

34. Elle l'est devenue pour plusieurs raisons : l'oubli plus ou moins complet des doctrines correspondantes, la perte de la mise en pratique de ces sciences, et le manque de réceptivité du composé humain "trafié" par les manipulations de la science et de la vie modernes.

35. Cf. p. 804, où l'on nous dit que Freud et son disciple Ferenczi

Quelques remarques en marge de l'ouvrage

L'utilisation des notions d'"inconscient" et de "subconscient" est plus que problématique dans tout ce livre, et l'on voit bien que les intervenants ont bien du mal à les définir de manière acceptable ; cela n'a rien d'étonnant, car il faudrait pour cela recourir à un organe de connaissance transcendant qui permette de sortir de la subjectivité, du cercle vicieux où la psyché analyse la psyché. Seule l'étude des doctrines traditionnelles, qui sont beaucoup plus complexes sur le sujet que ne le croient les modernes, pourrait amener des éléments de réponse. Dans son cours de philosophie, René Guénon a prouvé l'impossibilité du prétendu inconscient psychologique, « cet inconscient [étant] véritablement impensable et contradictoire ; or la logique défend de parler de choses qu'on ne peut même pas penser ou concevoir véritablement, et ce qui implique contradiction ne peut être qu'une impossibilité »³⁶. Après avoir affirmé « que la conscience claire et distincte n'est peut être pas toute la conscience », il poursuivait : « elle est loin de renfermer tout ce que les psychologues qui admettent l'inconscient se croient obligés de rejeter dans cet inconscient, lequel perdra toute raison d'être si nous montrons qu'il y a, en fait et logiquement, du subconscient. Le subconscient est encore du conscient, bien qu'il soit en dehors du domaine de la conscience claire et distincte ; il est comme une sorte de prolongement ou d'extension de la conscience ». C'est donc « la démonstration de l'existence de ce subconscient [qui fait] évanouir tout argument en faveur du prétendu inconscient psychologique »³⁷. Dans *L'Erreur spirite*, il apportera d'autres précisions concernant cette question, notamment lorsqu'il affirmera « que le "subconscient" correspond à une réalité ; seulement, il y a de tout là-dedans, et les psychologues, dans la limite des moyens dont ils disposent,

« peuvent être considérés comme des grands-parents des TCC modernes », ce qui détonne curieusement avec d'autres travaux du même ouvrage.

36. *Psychologie*, p. 69, Éd. Archè, Milano, 2001.

37. *Ibid.*, pp. 65-66.

seraient fort embarrassés pour y mettre un peu d'ordre. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler la "mémoire latente" : rien ne s'oublie jamais d'une façon absolue. [...] Chacun de nous peut être en rapport, par cette partie obscure de lui-même, avec des êtres et des choses dont il n'a jamais eu connaissance au sens courant de ce mot, et il s'établit là d'innombrables ramifications auxquelles il est impossible d'assigner des limites définies »³⁸. On se reportera aussi au passage suivant des *États multiples de l'être* (ch. 7) : « On admet assez généralement, il est vrai, que la conscience actuellement claire et distincte n'est pas toute la conscience, qu'elle n'en est qu'une portion plus ou moins considérable, et que ce qu'elle laisse en dehors d'elle peut la dépasser de beaucoup en étendue et en complexité ; mais, si les psychologues reconnaissent volontiers l'existence d'une "subconscience", si même ils en abusent parfois comme d'un moyen d'explication trop commode, en y faisant rentrer indistinctement tout ce qu'ils ne savent où classer parmi les phénomènes qu'ils étudient, ils ont toujours oublié d'envisager corrélativement une "superconscience", comme si la conscience ne pouvait pas se prolonger aussi bien par en haut que par en bas, si tant est que ces notions relatives de "haut" et de "bas" aient ici un sens quelconque, et il est vraisemblable qu'elles doivent en avoir un, du moins, pour le point de vue spécial des psychologues. Notons d'ailleurs que "subconscience" et "superconscience" ne sont en réalité, l'une et l'autre, que de simples prolongements de la conscience, qui ne nous font nullement sortir de son domaine intégral, et qui, par conséquent, ne peuvent, en aucune façon, être assimilés à l'"inconscient", c'est-à-dire à ce qui est en dehors de la conscience, mais doivent au

38. Ch. intitulé : « L'explication des phénomènes ». Cf. aussi ce qu'il écrit dans le même ouvrage (ch. intitulé : « Les limites de l'expérimentation »), par exemple, au sujet de la "mémoire ancestrale", du "subconscient" et du champ de la conscience claire et distincte, ou à propos des éléments provenant de la désagrégation des individualités qui nous ont précédés, ordinairement "subconscients", mais qui peuvent apparaître à la conscience claire et distincte, etc.

contraire être compris dans la notion complète de la conscience individuelle ».

Un très grand nombre de collaborateurs du *Livre noir de la psychanalyse* ne peut s'empêcher, pour traiter certains aspects du sujet, d'utiliser un vocabulaire relevant du domaine traditionnel, souvent plus spécifiquement religieux, parfois initiatique. On parle ainsi de « tradition hagiographique » (p. 307), pour qualifier les ouvrages biographiques comme ceux de G. Zilboorg ou de Jones sur leur "maître". La psychanalyse a « le besoin de trouver un substitut aux solides certitudes de la religion » (p. 179) ; elle a sa "doctrine de l'Unité" (p. 640)³⁹. Son "inspirateur", Freud, est comparé tantôt à « un véritable Moïse de la culture moderne », héros déifié (cf. p. 143), tantôt au Christ secondé par des apôtres (cf. p. 313) « à la ferveur d'évangélistes » (p. 192). L'"Évangile freudien", promu par l'"Église psychanalytique", s'est mis « en chemin pour conquérir l'État psychiatrique » (p. 245). Cette "Église", avec sa « foi » (p. 255), sa doctrine et son « catéchisme » (p. 248), professe que « hors d'elle, point de salut » (p. 248) ; elle remplace, grâce à son « rituel » (p. 334), la confession et l'exorcisme (p. 226). Elle a ses "pèlerinages" à Vienne ou à Londres (p. 279), son "Saint des saints" (p. 238), son "symbolisme" (p. 229) ; elle se substitue aux anciens proverbes (p. 234) ; ses "évêques" distribuent « sans compter de l'eau bénite de Cour, au mieux de ses intérêts » (p. 247). Son "dogme" (p. 287), et ses "mythes" (p. 216) lui permettent de résister aux "hérétiques" et aux "schismes" qui la guettent ; ainsi est préservée « la foi des spectateurs » (p. 254). Elle a même son "gallicanisme", représenté par Lacan (p. 249), etc.

En outre, dans son fonctionnement "idéologique", dans ses méthodes de transmission et d'application des connaissances, d'expansion et de recrutement, la psychanalyse est directement identifiée à une "initiation" de type "sectaire" (p. 64). Nous n'insisterons pas sur l'ignorance des réalités

39. « La psychanalyse est comme le Dieu de l'Ancien Testament, elle n'admet pas qu'il y ait d'autres dieux », disait Freud (p. 640).

initiatiques de la part d'auteurs qui n'ont pas la compétence pour en parler ; nous retiendrons cependant que la psychanalyse est "ressentie" comme une "initiation".

Ces constatations confirment, d'une manière indirecte, les jugements de René Guénon portés sur le même sujet à un moment où, il ne faut pas l'oublier, personne n'avait le recul des observateurs actuels pour établir le constat objectif de la nocivité de ce mouvement : Freud est mort en 1939, et Jung en 1961. Or, les principaux textes de René Guénon datent de 1945 pour « Les méfaits de la psychanalyse »⁴⁰, et de 1949 pour l'article « Tradition et "inconscient" »⁴¹, qui réfute plus précisément les théories de Jung. On signalera aussi son compte rendu, en octobre 1926, des *Mécanismes subconscients*. Il notait alors que son auteur, « M. Dwelshauvers se montre nettement adversaire du freudisme, qu'il ne nomme pas, mais auquel il fait une allusion assez claire dans ces lignes dont la sévérité ne nous semble pas excessive : "Quand par distraction ou par fatigue je me trompe de porte ou que j'écris un mot pour un autre, il serait fantaisiste d'interpréter cette maladresse comme l'indice de tendances inconscientes qui me pousseraient à agir à mon insu. Ce genre de psychologie me paraît répondre à la même mentalité que celle des gens mystérieux qui consultent la tireuse de cartes au sujet de leur avenir" »⁴².

40. Ch. 34 du *Règne de la Quantité*. La publication de ce livre en 1945 a été retardée par les effets de la Seconde Guerre mondiale. Il faut cependant prendre en compte « L'erreur du "psychologisme" », qui remonte à 1938 (*Études Traditionnelles*, n°s de janvier et février, repris dans *Articles et comptes rendus*, tome I, pp. 83-93), dont l'essentiel sera d'ailleurs intégré dans « Les méfaits de la psychanalyse ».

Les passages de « Cosmologie et Science moderne » de Titus Burckhardt, qui sont spécifiquement une réfutation des thèses de C. G. Jung, ont été publiés dans les *Études Traditionnelles* de 1965. Le plus ancien travail de la même nature sur le sujet est, comme nous l'avons déjà indiqué, celui d'André Préau en 1931.

41. Repris comme chapitre 5 des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*.

42. *Vient de Paraître*. C'est principalement entre 1938 et 1949 que René Guénon rédigea, pour les *Études Traditionnelles*, des comptes rendus de livres et d'articles critiquant la psychanalyse.

Rappelons que René Guénon a montré, dès 1938, que la psychanalyse est « une nouvelle étape dans le développement, parfaitement logique, du plan suivant lequel s'accomplit la déviation progressive du monde moderne »⁴³. À la négation pure et simple que représente le matérialisme, et qui « a servi efficacement à interdire à l'homme l'accès des possibilités d'ordre supérieur », succède la période du psychisme inférieur dans laquelle se déchaînent « les forces inférieures qui seules peuvent mener à son dernier point l'œuvre de désordre et de dissolution ». Cette période de la psychanalyse « comporte une "pseudo réalisation", dirigée au rebours d'une véritable réalisation spirituelle ». Il a relevé alors la "marque" proprement "contre initiatique" de la psychanalyse : d'abord dans le caractère généralement ignoble, répugnant et "satanique" de ses interprétations⁴⁴ ; ensuite dans l'aspect extrêmement dangereux de son application thérapeutique, « pour ceux qui s'y soumettent, et même pour ceux qui l'exercent », son usage laissant dans l'être « une "souillure" ineffaçable » ; enfin dans sa parodie ou "contrefaçon" inquiétante de la transmission initiatique, la psychanalyse présentant, « par ce

43. « L'erreur du "psychologisme" », dans *Articles et comptes rendus*, tome I, p. 85. Les citations suivantes, et nombre de termes et expressions que nous allons utiliser, sont tirés de ce même article.

44. Il n'est probablement pas inutile de mentionner aussi, en dehors de la psychanalyse, la théorie de l'"expérience religieuse" de James, qui « fait voir dans le "subconscient" le moyen pour l'homme de se mettre en communication effective avec le Divin. [...] Le "subconscient" contient incontestablement tout ce qui, dans l'individualité humaine, constitue des traces ou des vestiges des états inférieurs de l'être, et ce avec quoi il met le plus sûrement l'homme en communication, c'est tout ce qui, dans notre monde, représente ces mêmes états inférieurs. Ainsi, prétendre que c'est là une communication avec le Divin, c'est véritablement placer Dieu dans les états inférieurs de l'être, *in inferis* au sens littéral de cette expression ; c'est donc là une doctrine proprement "infernale", un renversement de l'ordre universel, et c'est précisément ce que nous appelons "satanisme" ; mais, comme il est clair que ce n'est nullement voulu et que ceux qui émettent ou qui acceptent de telles théories ne se rendent point compte de leur énormité, ce n'est que du satanisme inconscient » (*L'Erreur spirite*, chapitre intitulé : « La question du satanisme »).

côté, une ressemblance plutôt terrifiante avec certains "sacrements du diable" ». Ainsi, la "doctrine" et la "méthode" de la psychanalyse constituent « une "contre tradition" complète ».

Lorsque nous avons parlé de la deuxième partie du *Livre noir*, « Pourquoi la psychanalyse a-t-elle eu un tel succès ? », nous avons laissé en suspens la question du "Comité secret" ; il est temps d'y revenir. J. Lacan indique⁴⁵ que « l'idée [était] venue à une sorte de jeune garde, aspirant au vétéranat, de veiller au dit maintien [de l'autorité de la pensée de Freud] au sein de l'I.P.A. [Association Psychanalytique Internationale], non seulement par une solidarité secrète mais par une action commune. [...] C'est de Freud que l'action du "Comité" reçoit son caractère avec ses consignes »⁴⁶. Ce que Lacan ne précise pas, c'est que les membres de ce "Comité", au nombre de sept en octobre 1919, Freud y compris, avaient tous reçu de ce dernier une intaille, grecque d'après Jones, provenant de sa collection personnelle, et qu'ils firent aussitôt monter sur un anneau d'or : d'où l'expression approximative, chez Lacan, reprise de Sachs, de « Comité dit des Sept Anneaux ». Les intailles sont des pierres dures, gravées en creux, souvent enchâssées dans le chaton des bagues pour servir de "sceaux" ou de "cachets" certifiant l'authenticité de documents ; certaines de ces pierres gravées, servant d'amulettes, représentaient des dieux. Freud lui-même portait depuis longtemps

45. *Écrits II*, pp. 24-26, Seuil, Paris, 1996.

46. Pour les renseignements concernant le "Comité", nous avons utilisé la version française de *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, d'Ernest Jones (spécialement le vol. 2, chap. 6, P.U.F., Paris, 2006, traduction de *The life and work of Sigmund Freud*, Basic Books, New York, 3 vol. 1953-1955-1957), ainsi que le livre déjà cité de Phyllis Grosskurth, *The secret Ring. Freud's inner circle and the politics of psychoanalysis* (London, 1991), traduit en 1995 sous le titre *Freud. L'Anneau secret* (P.U.F., Paris). Ce dernier ouvrage, qui retrace en détail les relations des membres du "Comité" révèle, sans la moindre équivoque, un imbroglio de susceptibilités, mesquineries, jalousies et rivalités d'ordre purement individuel ; tous ces travers humains, explicables par la psychologie la plus banale, étaient interprétés par les intéressés comme des "traumas", "fantasmes", "complexes" et autres "névroses"...

une intaille sur anneau sur laquelle figurait la tête de Jupiter. Le lien entre cette "élite", dispersée pour constituer de nouveaux centres de rayonnement devait, selon Freud, se faire au moyen d'échanges de lettres circulaires secrètes (*Rundbriefe*)⁴⁷, que chacun écrivait le même jour. Lacan voit dans la mise en place de cette organisation secrète une « anecdote » relevant du « romantisme » de Freud. Nous ne sommes pas du tout de cet avis. Que nous ayons affaire ici, soit à la volonté consciente de Freud et de ses "disciples", soit à l'utilisation de ces mêmes personnages comme des instruments inconscients, l'"objectif" visé consistait à "singer" la "structure" fondamentale des organisations traditionnelles afin de pouvoir répandre efficacement l'influence psychanalytique. Dans la première hypothèse, on remarquera que, même si Freud a toujours adopté une attitude matérialiste⁴⁸, et qu'il s'est efforcé de présenter sa discipline comme scientifique, on retiendra aussi qu'outre l'influence de son éducation "biblique"⁴⁹ et sa passion de l'antiquité, il a été intrigué, voire "tenté", par certains aspects de l'occultisme.

Suite à la défection de premiers disciples "historiques"⁵⁰, et de l'apparition de tensions entre Freud et Jung, Ferenczi dit à Jones qu'il souhaitait constituer « un cercle intérieur dans l'Association (*Verein*) ». Jones proposa alors à Freud, fin juillet 1912, la formation d'un Comité secret. Freud approuva par retour l'existence d'« une telle association pour veiller sur ma création » (*sic* ! Il s'agit bien entendu de la psychanalyse). Jones insista pour que le Comité soit organisé « à la

47. En en-tête de ces lettres, représentation d'Œdipe devant le Sphinx... Ces *Rundbriefe*, qui commencèrent le 20 septembre 1920, furent d'abord hebdomadaires ; elles devinrent mensuelles en 1923.

48. Freud décrivait les psychanalystes comme « d'incorrigibles mécanistes et matérialistes » (*Œuvres complètes*, vol. XVI, p. 103, P.U.F., Paris, 1991).

49. Le fait, bien connu, qu'il ait rejeté sa tradition, n'exclut pas qu'il ait été influencé par elle par "réaction" négative.

50. Adler et ses partisans, qui refusaient « le contrôle très autocratique de Freud » ; Freud traitait « d'ennemi » quiconque ne pensait pas absolument comme lui !

manière des paladins de Charlemagne, pour défendre le royaume et la politique de leur maître », songeant aussi « aux nombreuses sociétés secrètes citées dans la littérature ». Freud estima qu'il devait concerner des disciples analysés à fond par lui-même, et envoyés « s'installer dans divers pays et diverses villes ». Un engagement – parodie de serment initiatique – devait lier tous ses membres : si l'un d'eux remettait en cause l'un des principes fondamentaux de la psychanalyse, « comme, par exemple, les concepts du refoulement de l'inconscient, de la sexualité infantile, etc., il promettait de ne pas le faire publiquement avant d'avoir discuté de la question avec les autres ». Freud considérait que ce conseil secret, réunissant les meilleurs et plus dignes de confiance de ses amis, aurait pour mission de surveiller le développement futur de la psychanalyse après sa disparition. Il écrivit d'ailleurs : « J'avoue que vivre et que mourir me deviendraient plus faciles si je savais qu'une telle association existe pour veiller sur mon œuvre ». Il insista pour que l'existence et l'action de ce groupe restent « *absolument secrets* ». Il estimait qu'il devait, quant à lui, être laissé en dehors des décisions et engagements du Comité. Ce dernier comprenait, en plus de Freud, Jones, Ferenczi, Rank, Sachs, Abraham, auxquels s'ajouta Eitingon, en octobre 1919⁵¹.

C'est lors de la première réunion plénière, à Vienne, le 25 mai 1913, que Freud remit à ses « enfants adoptifs » (*angennommene Kinder*) les premières intailles, et seulement six ans plus tard – c'est-à-dire après les quatre années de « sommeil » du Comité, dû à la guerre mondiale, et une fois les relations internationales rétablies –, qu'il donna la septième, « parachevant » ainsi la constitution de ce Comité. Cette continuité dans l'idée montre bien que le fondateur de la psychanalyse attachait une grande importance à cette sorte d'« investiture » donnée directement et exclusivement par le « maître », et permettant au nouveau membre d'entrer en fonction. Il faut retenir aussi que, parmi les sept personnages de ce « cercle intérieur »,

51. Une photographie du Comité, prise en septembre 1922 à Berlin, est reproduite dans le livre de Phyllis Grosskurth.

si Jones et Ferenczi ont été analysés, il ne semble pas que les autres l'aient été, contrairement à ce qui semblait prévu⁵². Notons en passant que Rank, à propos du fait qu'il n'avait pas été analysé, écrivit à Freud : « d'après ce que je vois d'autres analystes, je peux seulement dire que j'ai eu de la chance ! »⁵³. Ce qui ne l'empêcha pas, à la fin de cette même année 1924, d'être en analyse avec Freud...

Ferenczi semble avoir eu une relation spécifique avec Freud qui l'appelait parfois, dans ses lettres : « Mon cher fils ». Il fut même qualifié de « Paladin et Grand Vizir secret »⁵⁴. Rank, lui, était considéré comme « la colonne sur laquelle repose cet édifice »⁵⁵. Il est vrai aussi que Jung, auparavant, avait été « formellement adopté comme fils aîné, [...] sacré successeur et prince héritier *in partibus infidelium* [dans les terres des infidèles, des incroyants] » !⁵⁶ La description que fait Jones des membres du Comité n'est pas très rassurante quand il avoue, par exemple : « Abraham était certainement le plus normal du groupe », ou encore : « Le hasard voulut, en effet, que nul membre du Comité ne fût bel homme ». Fut-ce vraiment un hasard ? Quant à Eitingon, il était bègue... Cette organisation « fonctionna parfaitement pendant au moins dix ans, fait remarquable pour une association aussi hétérogène. Au bout de ce temps, surgirent des difficultés intérieures qui l'affaiblirent quelque peu ». Il fut dissous le 10 avril 1924, onze ans après que Freud eut remis ses premières intailles. Plusieurs mois plus tard, il fut institué de nouveau, sur d'autres bases : on abandonna progressivement son aspect « secret », pour une sorte d'« exotérisation » ; on privilégia d'autre part la sauvegarde de la psychanalyse.

52. Ce qui explique l'emploi du pluriel dans la question dérangeante de René Guénon que nous avons déjà citée : « d'où les premiers analystes tiennent-ils les pouvoirs qu'ils communiquent à leurs disciples, et par qui eux-mêmes ont-ils bien pu être « psychanalysés » tout d'abord ? »

53. Lettre du 8 septembre 1924.

54. Lettre de Freud à Ferenczi du 13 décembre 1929.

55. Lettre de Freud à Jones du 28 juillet 1919.

56. Lettre de Freud à Jung du 16 avril 1909.

nalyse "la plus pure", la seule qui soit "légitime". Anna Freud, la fille choisie par son père pour lui succéder comme gardienne de l'"orthodoxie" psychanalytique, remplaça Rank en décembre 1925. En septembre 1927, le Comité, composé de Freud, de sa fille Anna, d'Eitingon, de Ferenczi, de Jones et de Van Ophuijsen, fut réduit à six membres, Sachs ayant été "abandonné" ; « les *Rundbriefe* devinrent des lettres d'information officielles ». Le Comité « ne devait pas connaître de fin nettement définie », et les intailles « que Freud offrit ultérieurement à Lou Andreas-Salomé, Marie Bonaparte, Katherine Jones et Ernst Simmel furent de simples gages personnels d'amitié et de gratitude », précise Me. Grosskurth. Il semble qu'il en soit de même pour celle que Gizella, l'épouse de Ferenczi, aurait reçue après son mariage en 1919.

Nous dirons enfin quelques mots sur Anton von Freund, considéré, en 1918, comme une sorte de membre adjoint du Comité. Ce brasseur fortuné, analysé par Freud en 1917, avait établi à Budapest une fondation richement pourvue – Freud parlera à Ferenczi du « trésor des Niebelungen »⁵⁷ –. Avant d'entrer officiellement dans le Comité, il reçut de Freud (fin 1918-début 1919 semble-t-il) l'une de ses intailles ; mais, très gravement malade (il décède début 1920), Freud décida qu'Eitingon, lui aussi très aisé financièrement, occuperait la place réservée à von Freund. Quant à l'intaille prématurément reçue, elle ne fut pas restituée par la veuve. Ayant alors remis la sienne – celle avec la tête de Jupiter – à Eitingon, Freud, qui « se concevait comme l'unique et exclusif donateur des anneaux symboliques », mit son veto, fin 1920, au projet des « membres du Comité [de lui offrir] une bague destinée à remplacer celle qu'il avait cédée ».

Maintenant, on remarque chez les premiers psychanalystes une référence à la doctrine des nombres⁵⁸, du temps et de l'espace sacrés, comme on en trouve dans la constitution des organisations initiatiques authentiques. La Société Psy-

57. Lettre du 7 octobre 1919.

58. Freud était "obsédé" par certains nombres "favorables" ou "défavorables".

chologique du Mercredi, réunie en 1902, fait immédiatement penser, par sa structure numérique – Freud et quatre compagnons –, par exemple au Christ et à ses quatre Évangélistes⁵⁹, ou au Prophète de l'Islam entouré par les quatre Califes. Que le jour d'Hermès-Mercure, le mercredi, ait été choisi pour les réunions de ce groupe ne paraît pas fortuit : n'aurait-il pas été considéré comme favorable, placé qu'il est sous le patronage d'Hermès, le dieu des routes, des frontières, du sommeil, des rêves, et de l'interprétation (l'herméneutique)⁶⁰ ? Comme on peut le constater, toutes ces fonctions coïncident avec les prétentions de la psychanalyse à interpréter les rêves en particulier, et à "décoder" ce qui nous vient d'au delà de la frontière de la conscience actuelle.

Sept, dont l'importance dans toutes les traditions n'est plus à démontrer, fut donc le nombre des membres du Comité secret. C'est aussi le nombre de base des membres de certaines organisations initiatiques pour que des rites spéciaux puissent être accomplis avec le plus d'efficacité. Dans l'ésotérisme islamique il réfère, entre autres, aux sept *Abdâl*, substituts du Pôle dans les sept "climats" ou "régions" du monde. Sous ce rapport, il a fonction d'expansion dans les six directions de l'espace pour former des centres secondaires à partir d'un centre principal qui "surveille" et "influence" l'ensemble. C'est bien dans ce but que le "Comité secret" fut établi. Il est dommage que nous n'ayons point assez de renseignements sur les intailles offertes par Freud à ses six associés, car il aurait été possible de déterminer les "fonctions" qu'il leur attribuait, consciemment ou non, répétons-le. En ce qui le concerne, on a vu qu'il se réservait, logiquement, la place de Jupiter, rien moins que cela ! Pour ce qui est du symbolisme spatial, il est clair que la psychanalyse, dans sa genèse, puis dans son rayonnement, s'est attachée à "occuper" les

59. Stekel, l'un des quatre "disciples", affirmera : « J'étais l'apôtre de Freud, lequel était mon Christ » (Peter Gay, *Freud, un homme de notre temps*, p. 199, Paris, 1991).

60. Sans oublier le symbolisme "sexuel" des *hermæ*, les "piliers hermaïques".

lieux qui présentaient une grande importance "stratégique" pour la diffusion efficace de son influence. Lorsqu'on passe en revue les voyages et installations temporaires ou définitives des membres du "Comité secret", on relève les noms de Paris, Londres, Berlin, Budapest, et de plusieurs grandes villes aux États-Unis. Il arrivait que Freud disposât lui-même ses disciples à tel ou tel endroit. Il faut mettre à part Vienne, qui fut le premier centre de la psychanalyse naissante, comme l'a fait justement remarquer un auteur du *Livre Noir* (p. 193), « sur fond d'un Empire crépusculaire ». Il y a incontestablement une relation entre la désagrégation finale du vieil Empire et la naissance du nouveau mouvement ⁶¹.

Nous avons déjà évoqué la volonté de la psychanalyse de s'enraciner dans la mythologie et l'interprétation symbolique. Cette tendance, que Jung a particulièrement développée, a réussi à conditionner un grand nombre d'écrivains, de manière directe ou indirecte. C'est ainsi que l'interprétation psychanalytique a réussi à s'infiltrer et prendre place officiellement dans beaucoup d'ouvrages "de référence" sur le symbolisme, la mythologie, sans parler de l'histoire : de notre temps, il n'est guère de héros ou de grand guerrier en qui on ne décèle, sans aucune preuve documentaire, une *homosexualité acceptée ou refoulée* ⁶², qui n'ait à assumer quelque *complexe d'Œdipe*, ou à se défaire d'une *mère castratrice* ! Les arguments présentés pour étayer ces "découvertes" confinent souvent à la bêtise, et ne valent pas mieux que ceux de Freud pour Léonard de Vinci. Peu importe, tout se passe comme si

61. Cf. Denys Roman, *Réflexions d'un Chrétien sur la Franc-Maçonnerie*, p. 264, Éditions Traditionnelles, Paris, 1995. Cet auteur parle des « "utilisations" des "résidus psychiques" laissés dans le pays qui fut si longtemps le siège de la puissance matérielle du Saint-Empire » ; il mentionne dans cette perspective, à propos de Vienne, et comme venant des « profondeurs de l'abîme », « la psychanalyse et le national-socialisme ».

62. Parmi les cas les plus connus on citera Alexandre le Grand et Siegfried. Il faut remarquer que souvent les auteurs de telles affirmations travaillent pour le triomphe d'une "cause" qui est leur est souvent très... personnelle.

ce genre d'ouvrage n'était pas complet s'il ne laissait une place à ce type d'interprétation ⁶³. Le lecteur de mentalité traditionnelle est toujours surpris et déçu quand, dans un exposé qui semble présenter correctement les idées de Shankarâchârya, de Maître Eckhart, d'un maître bouddhiste ou taoïste, d'un traité de *Yoga*, ou d'une étude sur la Franc-Maçonnerie etc., il découvre des références à Freud ou à Jung, qui prouvent de manière radicale que l'auteur de cet exposé a, soit mal compris le fond du sujet qu'il traite, soit mésestimé la différence radicale entre le point de vue psychanalytique et le point de vue traditionnel. Il y a même une nouvelle espèce d'écrivains qui n'hésite pas à mêler la doctrine d'expression "guénonienne" aux théories anti-traditionnelles et contre initiatiques de Jung ⁶⁴, sous prétexte que les interprétations de Jung devraient être soigneusement distinguées de celles de Freud ⁶⁵. En réalité, pour tous ces gens, voir l'édifice psychanalytique ruiné à la base pourrait être l'occasion d'une remise en question salutaire. Pour cela, il faut comprendre que, dans les diverses formes de psychanalyse, notamment freudienne et jungienne, les bases théoriques et les méthodes de départ restent fondamentalement les mêmes : nous avons donc toujours affaire à de la psychanalyse. Il serait utile d'entreprendre une étude plus complète du cas de Jung, qui apparaît effectivement comme beaucoup plus ambigu que celui d'autres psychanalystes, par ses prétentions dans l'ordre spirituel, et par le fait qu'il a "pressenti" des liens entre la psyché

63. Par exemple, quel besoin y avait-il de recourir à un psychothérapeute dans le *Dictionnaire des Symboles* de Chevalier et Gheerbrant, alors que plusieurs collaborateurs de ce livre semblent avoir été choisis en fonction de l'influence que les écrits de René Guénon ont exercé sur eux, à un degré ou à un autre ?

64. N'a-t-on pas récemment proposé l'étude de Jung comme avenir de la Franc-Maçonnerie ! Il faut dire que l'auteur qui avance cela est persuadé que René Guénon, s'il avait vécu plus longtemps, aurait sans doute changé d'avis sur les théories de ce psychanalyste. Il n'est d'ailleurs pas le seul qui, ayant écrit sur René Guénon, a déploré l'« incompréhension » de ce dernier à l'égard des travaux de Jung !

65. Il se sépara de celui-ci en 1914.

individualisée et une psyché plus générale, représentant les aspects inférieurs du monde subtil cosmique dans lequel se reflètent, déformés, les archétypes informels. Il n'échappe pas pour autant aux accusations qui s'appliquent à la discipline psychanalytique toute entière. De plus, pour être fixé sur son compte de manière définitive, les "guénoniens" "tentés" par Jung n'ont qu'à appliquer à celui-ci les critères de régularité traditionnelle incontournables si bien définis par René Guénon, tant dans l'ordre exotérique qu'ésotérique⁶⁶.

D'autre part, on avance souvent l'argument selon lequel il a fallu attendre Freud pour que l'importance de l'"inconscient" soit enfin prise en compte dans l'explication du comportement psychique de l'être humain dans les états de rêve et de veille. Sur ce point, tout repose sur l'existence ou non de l'"inconscient" ; la réalité de ce dernier a été radicalement mise en cause par René Guénon, comme on l'a rappelé plus haut, et les adversaires actuels de la psychanalyse en sont venus à la nier aussi. S'il ne reste, comme science possible de la psyché, que celle de la conscience et de la subconscience, alors on peut dire que la seule "originalité" de Freud aura été de proposer une explication de tout le comportement humain par une seule cause : la sexualité, sous l'aspect le plus inférieur d'ailleurs qu'on hésitera même à qualifier d'"animal"⁶⁷. Dès lors que l'on sait que l'inconscient psychologique n'existe pas, et qu'il n'y a dans l'âme que des "couches" de conscience plus ou moins claires et distinctes, on se tournera d'autant plus volontiers vers les doctrines traditionnelles qui, elles, ont traité, souvent dans le détail, de tout ce qui concerne la structure et le contenu de la psyché⁶⁸. Mais les modernes ne peuvent accéder à ces sciences, car elles sont orientées

66. Sur ce sujet, cf. Patrick Geay, *Hermès Trahi*, Dervy, 1996, et du même auteur, *La Règle d'Abraham*, n° 10, p. 106.

67. Les animaux ne peuvent avoir, en effet, de comportement pervers ; le Coran dit de certains hommes : « Ceux-là sont comme des bêtes et ils sont même plus égarés encore ! » (7, 179).

68. Cette structure et ce contenu sont d'ailleurs envisagés dans toute leur extension qui dépasse la seule considération de l'état humain actuel.

vers un but qui leur échappe totalement puisqu'ils n'y "croient" plus : ce but, c'est l'éducation de l'âme pour un destin posthume favorable, ou pour une réalisation spirituelle dès ce monde. Ceux qui ont compris cela ne douteront pas que, dans ce domaine, la Tradition offre des connaissances beaucoup plus *exactes* et *efficaces* que toute la psychologie actuelle. En réalité, les doctrines traditionnelles, lorsqu'elles n'ont pas été réduites à l'état de superstitions, sont capables de fournir toutes les données pour identifier, juger, expliquer, et éventuellement traiter, tous les phénomènes de la psyché, dans une perspective qui n'est pas tournée vers le moi individuel, mais vers le Soi universel.

Si la psychanalyse n'était restée qu'une théorie parmi d'autres théories, le mal aurait certes été grand, mais ses effets limités ; le danger est qu'elle entraîne celui qui la subit comme "pratique" à une "objectivation" des aspects les plus inférieurs de son être, qu'il doit "assumer", et auxquels on lui demande de s'identifier. On est en présence d'une véritable parodie du *Tat vam asi*, « Cela, tu l'es » de l'hindouisme, qui exprime l'Identité suprême. On peut ajouter que le psychanalyste, par ses interprétations spécifiques personnelles peut, en principe, donner une "forme" précise à ce qui n'apparaît, chez ses patients, que comme une énergie repliée dans les couches inférieures de son âme. Nous voulons dire par là que, tel un magicien habile, il "structure" des formes, et leur "insuffle vie" en les tirant de la "vase" de la psyché. Après cela, le pauvre patient n'a plus qu'à "cohabiter" avec les *démons* qui ont pris naissance en lui, et s'en accommoder comme il peut. La question se pose alors de la nature de l'"inspiration" qui fera que cette forme prendra tel ou tel aspect, par exemple, une interprétation perversie du mythe d'Œdipe. Les mythes, sous la forme où ils sont révélés à l'homme par la Tradition, sont la formalisation d'idées universelles et se trouvent donc, d'une manière ou d'une autre, contenus dans l'intellect informel, auquel chacun participe par certains de ses états. Ils sont reflétés ensuite, toujours parce qu'ils sont universels, dans toutes les couches de la psyché, des plus hau-

tes aux plus basses⁶⁹. Les interprétations qui en sont données, et qui sont en mode indéfini, dépendent des connaissances et des états de celui qui les propose. De cela on peut déduire la "qualité" de l'état psychique des psychanalystes lorsqu'ils proposent leurs explications...

Il faut rappeler aussi que le symbolisme traditionnel, tout en n'étant pas systématique, est une science exacte⁷⁰. On ne peut, dans ce domaine, dire n'importe quoi, et toute interprétation doit être basée sur des éléments bien identifiés, dans le cadre d'une doctrine avérée, avec une intention spirituelle et initiatique claire. Dans le cas contraire, on risque d'échafauder une théorie qui, aussi séduisante soit-elle, n'est en fait que le résultat de conjectures. L'affaire du "milan" de Léonard de Vinci est fort significative à ce point de vue. Que dire des délires psychanalytiques sur les mots, associations de mots ou d'idées, sur les lapsus, etc. ? Il est évident qu'il y a là une véritable "singerie" de techniques d'interprétation traditionnelles, et il devient de plus en plus difficile de convaincre une personne imprégnée de ces méthodes que ces dernières n'ont rien à voir avec celles de la Kabbale, du *Nirukta*, ou les interprétations ésotériques du Soufisme. Même si, dans certaines doctrines traditionnelles, on effectue des rapports basés sur les étymologies consonantiques ou simplement phonétiques, qui paraissent aberrantes aux "spécialistes", mais pertinentes aux tenants de la psychanalyse, il ne faut se faire aucune illusion sur la compréhension de ces derniers ; l'intention qui les anime est à l'extrême opposé d'une intention spirituelle authentique.

69. En toute logique, ils sont inscrits aussi, d'une certaine manière, dans la structure corporelle. Selon Aurobindo, les psychanalystes « regardent de bas en haut et expliquent les lumières supérieures par les obscurités inférieures ; mais le fondement des choses est en haut et non en bas, dans le superconscient et non dans le subconscient... Il faut connaître le tout avant de pouvoir connaître la partie, et le supérieur avant de pouvoir vraiment comprendre l'inférieur » (*Bases of Yoga*, cité par Guénon dans les *Études sur l'Hindouisme*, p. 166).

70. Cf. *Symboles fondamentaux*, chap. 4 ; *Études sur la Franc-Maçonnerie*, I, p. 218 ; *Comptes Rendus*, p. 42.

Au fond, on pourrait qualifier l'erreur psychanalytique de la manière suivante : il s'agit d'une méconnaissance de la structure intégrale et du contenu de l'ensemble de la psyché, due à une ignorance de l'organe transcendant de connaissance qu'est l'Intellect ; tout cela est doublé d'une volonté délibérée d'identifier l'homme à ses aspects les plus inférieurs. Ainsi, les psychanalystes évoluent-ils sans cesse dans la sphère de la "subjectivité" la plus totale ; le peu de "rationalité" dont restent revêtues leurs théories n'est qu'un masque dissimulant mal les puissances véritablement "infra humaines" qu'ils attirent, et qui montent de l'abîme.

Max GIRAUD

POUR UNE MÉTAPHYSIQUE DU COMPARATISME*

À Bruno Pinchard

La situation actuelle de crise du comparatisme en histoire des religions nous oblige à revenir, compte tenu de sa dimension nettement idéologique, sur ce qui devrait fonder, dans une perspective métaphysique, la comparaison entre les religions. Sans forcément condamner d'autres approches, sociologique, psychologique ou théologique, nous verrons, en nous appuyant sur la doctrine centrale de l'exemplarisme de saint Bonaventure, en quoi le comparatisme trouve dans la métaphysique sa véritable justification, sans pour autant sacrifier à la rigueur historique ou à la précision, assez souvent mise en cause à son endroit.

Mais commençons par évoquer rapidement les causes véritables de cette méfiance à l'égard de la méthode comparative.

Il ressort par exemple d'un colloque consacré au *Comparatisme en histoire des religions* (Cerf, 1997), que de prime abord, même s'il n'est pas possible de renoncer à la pratique, naturelle, de la comparaison, il convient de mettre en garde, légitimement d'ailleurs, contre les : généralisations, assimilations, identifications superficielles et hâtives. Mais au fond,

* Nous reprenons ici le contenu de notre participation à la journée d'étude organisée par Ph. Lefebvre, à l'université de Fribourg (Suisse), le 14 mars 2008, sur le thème : Réemploi et persistance. Recyclage de mots, d'idées de formes.

la crainte des "invariants culturels" est ce qui hante d'un bout à l'autre les coulisses de ce volume. Dans la conclusion, F. Boespflug et F. Dunand ne dissimulent pas en effet leur peur de la notion d'archétype, assez confusément associée à Eliade (p. 450) et donc à Jung (p. 447), mais aussi, à l'idée d'une source métaphysique des « modèles transcendants », estimée incompatible avec la « démarche scientifique » (p. 451) !

Même approche chez D. Sabbatucci dans *La perspective historico-religieuse* (Archè, 2002). Très perplexe vis-à-vis de « l'hypothèse de l'*homo religiosus*, parfaitement inutile pour la recherche historique » (p. 147), il redoute manifestement que celle-ci puisse conduire à la mise en évidence « d'une religion originelle » (p. 173), cela, de manière très significative, à propos de la région arctique...

Chez Ph. Borgeaud, dans *Aux origines de l'histoire des religions* (Seuil, 2004), nous retrouvons la même disposition à « ne plus fonder la comparaison et l'explication des ressemblances entre phénomènes religieux relevant de cultures éloignées les unes des autres sur le mythe de la Révélation faite à Adam et Ève au Paradis terrestre » (p. 207). Il faudrait donc que l'histoire des religions « s'affranchisse de la religion » ! On peut certes continuer à comparer, mais à la condition « d'échapper aux essences et aux archétypes universels » (p. 208).

Enfin, dans *Comparer les comparatismes* (sous la direction de M. Burger et Cl. Calame, Archè, 2006), il ne s'agit toujours pas de relever des « similitudes afin de dégager des universaux » (Ph. Bornet, p. 42). En revanche, dans son « Étude comparée des religions : réflexions sur la science, les universaux et la condition humaine » (*ibid.*), Armin Geertz, n'hésite pas à rechercher, suivant une pratique très en vogue actuellement dans certains milieux "scientifiques", les bases neurobiologiques de la disposition du cerveau humain à la prière ! Nous trouvons là une expression néo-matérialiste de la très-fantastique neuro-théologie, soucieuse de mettre en évidence une « molécule de la foi » ou un « point de Dieu » susceptible

d'expliquer l'esprit par la matière cérébrale¹ ! Ce qui est particulièrement curieux ici, c'est que la notion d'universalité qu'on rejette par ailleurs redevient acceptable dès lors qu'elle s'applique au seul domaine physiologique. Quoiqu'il se détache de Jung (p. 88), ce procédé n'est pas sans rappeler « les images primordiales universellement présentes, propres à l'espèce »² constituant le trop fameux inconscient collectif. Il y aurait donc là, de manière parfaitement contradictoire, une mauvaise universalité métaphysique et une bonne universalité psychologique ou biologique. Auquel cas, l'histoire ne serait plus qu'un alibi visant à éliminer la première au profit de la seconde. Face à l'impossibilité de nier complètement l'universel, le seul recours de la modernité consiste donc à en inverser l'origine. Aussi provoqua-t-elle dans ce but une *chute des prototypes divins*, suivant une technique aussi bien repérable dans la théorie de l'Évolution que dans la psychanalyse jungienne.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce que Jung entendait par les archétypes de l'inconscient en tant que matrice des mythes, symboles, religions, etc. ni sur le glissement opéré à l'époque de Darwin par ceux qui entendaient remplacer le « type idéal conçu dans l'esprit de Dieu »³ par la croyance en une descendance à partir « d'un ancêtre commun »⁴. Toujours est-il qu'en dotant "l'archétype" psychologique d'une

1. Voir à ce sujet « Pourquoi Dieu ne disparaîtra jamais », *Science et vie*, août 2005 ; « La science face à la foi. Le mystérieux "point de Dieu" », *Le Monde des religions*, janvier-février 2008. Cette nouvelle offensive matérialiste n'est pas sans rapport avec la neurophilosophie américaine dont une critique détaillée serait très utile. Tout ceci montre assez en quoi la pensée laïque reste obsédée par l'éradication du spirituel et du divin.

2. A. Faivre, *L'ésotérisme*, (QSJ), PUF, 2002, p. 117. On notera que dans l'édition de 2007, ce passage a été modifié dans le sens d'une prise de distance notoire de l'Auteur vis-à-vis de Jung...

3. M. Denton, *L'Évolution, une théorie en crise*, Flammarion, 1992, p. 53.

4. *Ibid.*, p. 52. on rappellera ici l'impact de la théorie de l'Évolution sur Freud dont E. Jones disait qu'il était le « Darwin de l'esprit » ; cf. L. Ritvo, *L'ascendant de Darwin sur Freud*, Gallimard, 1992.

autonomie créatrice propre (Jung) ou en faisant de l'Évolution une sorte d'ingénierie désacralisée du vivant (Darwin), il est bien question de conférer au plan naturel, ce qui était de droit réservé au plan surnaturel⁵. Ce n'est donc pas la fonction organisatrice qui dérange les modernes mais la nature de celle-ci. En fait il s'agit de transférer cette fonction sur des concepts vides tel le hasard ou l'inconscient.

Voyons à présent comment invalider de telles approches, même si l'aveuglement et la mauvaise foi inhérents à ses partisans rend quasiment impossible une véritable réfutation.

Une première remarque s'impose d'ordre à la fois méthodologique et donc aussi intellectuelle. Chez un comparatiste aussi exceptionnellement avisé que Guénon, il ne fut jamais question de comparer pour comparer ni de forcer la réalité à se plier à telle idée préconçue, ce que redoutent, en principe du moins, les spécialistes universitaires de la question. Il s'en explique par exemple dans *La Grande Triade* à propos des différents genres de ternaire (Trinité, *Trimûrti*) afin de prévenir justement contre « les fausses assimilations » (chap. I) susceptibles de conduire à des identifications mécaniques en fait non légitimes. Guénon, compte tenu de sa position spirituelle éminente était prudent et exclusivement soucieux de vérité. Le but étant de faire apparaître l'unité de sens derrière des formes symboliques présentant de réelles analogies. Jamais Guénon n'aurait produit une comparaison/identification aussi douteuse que celle de J. Lambert visant à superposer de manière totalement artificielle les trois fonctions duméziliennes, sur les trois monothéismes (cf. *Le dieu distribué*), cela avec la caution de P. Geoltrain ! En revanche, pour des raisons essentielles, tout en respectant l'unicité et la singularité des traditions, Guénon eut la mission, en les comparant, d'en révéler l'unique origine, à des fins à la fois eschatologique et au-delà purement noétique. Sans doute faudrait-il rappeler ici que d'après ce dernier « celui qui possède

5. Il y a là comme une "revanche" cyclique du pôle substantiel sur le pôle spirituel dont on pourrait donner maints exemples.

intégralement la "tradition primordiale" [...] est en effet par là même, réintégré dans la plénitude de l'"état primordial" »⁶. Ainsi envisagé, le comparatisme revêt donc une portée considérable et c'est précisément pour cette raison qu'il est aujourd'hui méprisé.

Notons tout d'abord que la comparaison des religions entre elles, est une pratique très antérieure à l'histoire des religions née au XIX^e siècle. Le fait par exemple d'avoir associé dans l'Antiquité selon la célèbre *Interpretatio gallica* « certaines divinités celtiques à celles du monde méditerranéen »⁷ tout comme Cesar le fit en cherchant « des équivalences entre dieux gaulois et romains »⁸ (*interpretatio romana*), dénote une véritable aptitude à percevoir derrière les apparences un même attribut divin représenté ou nommé de manière différente et procédant par conséquent d'une divinité unique. Le fameux "Pilier des nautes" retrouvé à Paris, sur lequel figurait les dieux gaulois et romains, peut apparaître comme le signe d'une telle vision⁹.

Il s'agirait de montrer ici comment la réfraction d'une même Réalité divine en une multitude de formes/dénominations, à la fois distinctes et analogues, nous instruit sur le sens véritable de l'économie de la Révélation et sur la nécessité d'enraciner la comparaison dans le métaphysique afin notamment d'expliquer des similitudes parfois saisissantes entre des figures symboliques très éloignées dans le temps et l'espace. D'une manière générale, le cloisonnement diabolique de la spécialisation empêche cette comparaison et même, tend à l'interdire. Nous avons nous-mêmes proposé à des historiens de l'hermétisme ou à des sinologues de comparer le *Rebis* occidental avec le couple chinois Fo-hi/Niu Koua, pourtant extrêmement proches, et ce fut à chaque fois la même indifférence !

6. *Le Roi du Monde*, Gallimard, 1981, p. 44.

7. N. Jufer et T. Luginbühl, *Répertoire des dieux gaulois*, éd. Errance, 2001, p. 90.

8. *Ibid.*

9. A. Lombard-Jourdan, "Monjoie et Saint Denis", Presses du CNRS, 1989, p. 104-5.

Alors qu'un prototype céleste de la hiérogamie paraît ici s'imposer, sans qu'il faille invoquer un quelconque inconscient collectif ni même l'inévitable créativité culturelle de l'homme, forcément déterminé par les non moins inévitables "structures de l'esprit humain", dont il faudrait se demander d'où elles peuvent bien venir ! On remarquera au passage que la philosophie profane est là encore tout à fait incohérente.

Tantôt, elle admet l'universalité de ces structures pour justifier une simple récurrence culturelle immanente, signe pour elle des caractéristiques communes de l'espèce, tantôt elle soutient, à travers le fameux trope sceptique du relativisme, que les hommes pensent tous différemment et ne peuvent donc s'accorder ni ne connaître aucune vérité.¹⁰

En fait, l'homme ne s'étant à aucun degré auto-constitué, dans la mesure où il n'est pas le principe ou la cause de lui-même, son intelligence dépend nécessairement d'une Intelligence qui le précède dans l'être et qui elle seule est donatrice d'ordre, de sens comme de finalité.

Concernant maintenant l'idée d'une divinité unique cachée sous le vêtement des figures divines particulières, Mutianus Rufus au XVI^e siècle avait par exemple très bien compris qu'

il n'y a qu'un Dieu, et qu'une déesse, mais avec des pouvoirs et sous des appellations multiples : Jupiter, le Soleil, Apollon, Moïse, le Christ, la Lune, Cérès, Proserpine, la Terre, Marie... Mais garde-toi de le dire tout haut. En cette matière le silence et le secret sont de rigueur, comme aux mystères d'Éleusis ; il faut savoir couvrir de fables et d'énigmes les vérités sacrées¹¹.

« Troublantes confidences » comme le disait J. Seznec, mais qui n'a rien de « l'hérésie », au contraire. Il faudrait penser d'ailleurs ici aux surprenantes invocations de Dante à

10. Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, GF, vol. 2, 1965, p. 191-207.

11. Jean Seznec, *La survivance des dieux antiques*, Flammarion, 1996, p. 118.

Apollon (*Paradis I*), auquel Louis XIV associera plus tard la fonction royale¹².

Or c'est ici qu'intervient la référence à l'exemplarisme mentionné plus haut. Cette doctrine essentielle plutôt oubliée sinon étouffée aujourd'hui était déjà perdue de vue à l'époque où J.-M. Bissen, dans les années vingt, soutient sa thèse sur *L'exemplarisme divin selon saint Bonaventure* (Vrin, 1929), dont à notre connaissance, il n'y a toujours pas d'équivalent à l'heure actuelle.

Voici comment Bissen définit l'exemplarisme que saint Bonaventure ne fit que formuler à partir d'un fond métaphysique éternel qu'il fait, avec d'autres, resurgir, en Occident, à son époque. *L'exemplar*, pour commencer, désigne

ce qui sert de prototype dans la réalisation d'une chose [...] ; selon la signification absolue du mot, c'est à Dieu seul que ce terme peut s'appliquer. Lui seul, en effet, possède en son essence toutes les perfections ; lui seul connaît les manières infinies dont cette essence est imitable par d'autres êtres ; et ces mêmes êtres, avant de les créer, il les exprime en son essence d'une manière ineffable sous forme d'idées éternelles des choses. Il est, autant qu'il peut l'être en restant lui-même, la forme des créatures, et en lui, avant de paraître sur la scène du monde, toute créature existait *modo divino*. C'est ce que signifie en tout premier lieu *exemplar* ; l'exemplarisme ce sera donc, avant tout, la doctrine qui enseigne comment Dieu est le prototype de tout ce qui existe, et la façon dont les choses sont en lui¹³.

Nous ne chercherons pas tant ici à donner un aperçu complet de ce que Bissen appelait très justement « le cœur même de la métaphysique »¹⁴, qu'à montrer son application fructueuse au comparatisme. Remarquons tout d'abord que l'exemplarisme est au fondement même de la contemplation

12. J.-P. Néraudau, *L'Olympe du Roi-Soleil*, Les Belles Lettres, 1986.

13. *Op. cit.*, p. 3-4.

14. *Op. cit.* p. 10.

de Dieu dans les créatures (vestiges), celle-ci étant considérée comme les manifestations de leur prototype divin, qui eux-mêmes expriment une combinaison exclusive de tel ou tel attribut de la divinité ; la structure d'un prototype se reflétant dans la créature à laquelle il confère l'ensemble de ses particularités et déterminations. Le monde animal, végétal et minéral est naturellement concerné au premier chef par ce que nous disons d'où l'existence partout dans le monde traditionnel de bestiaires, de floraires que Denys l'Aréopagite avait clairement justifié dans sa lettre IX à Titos. L'animal comme le végétal peuvent en effet symboliser Dieu dans la mesure où leur prototype métaphysique s'enracine en lui et révèle un aspect de son être.

Afin d'illustrer notre propos, nous partirons d'un exemple récemment étudié par Anne Lombard-Jourdan dans un ouvrage entièrement consacré au symbolisme du cerf¹⁵.

Outre l'utilisation chamanique rituelle des bois de cet animal, remontant sans doute à la préhistoire (grotte des Trois-Frères), on sait qu'une des principales divinités gauloises, Cernunnos (Dieu tricéphale au bois de cerf), représenté sur le pilier des nautes¹⁶, semble avoir assumé la fonction de Dieu-père (*Dis pater*) des gaulois¹⁷. Plus tard, « le "ranchier" » ou grand cerf, ancêtre mythique des rois de France, figurera, dûment statufié, en tête de la série de leurs effigies dans la galerie du palais de la Cité de Paris »¹⁸. A. Lombard Jourdan évoque aussi les apparitions du Christ sous la forme du cerf à saint Hubert et saint Eustache ; l'aspect sacrificiel¹⁹ de la

15. *Aux origines de Carnaval. Un dieu gaulois ancêtre des rois de France*, Odile Jacob, 2005. voir le compte rendu de Ph. Lefebvre dans *LRA*, n° 22. On regrettera que ce livre s'achève sur une référence indésirable et inutile à la psychanalyse (p. 235). Nous n'évoquerons pas ici la figure orientale du cerf d'or, entre autres, nous limitant à l'Occident.

16. *Op. cit.*, p. 189.

17. *Op. cit.*, p. 186.

18. *Op. cit.*, p. 138

19. Luc Breton indique que la chasse à courre doit être considérée comme « un sous-rite de la messe », voir son article sur la trompe dans *Connaissance des religions*, n° 75-76, 2005, p. 186.

chasse au cerf en vénerie, etc. Or il faudrait naturellement s'interroger sur le prestige mystérieux de cet animal et plus particulièrement de ses bois. Bien que ceux-ci ne soient pas physiologiquement assimilables à des cornes, leur fonction symbolique est similaire, à ce détail important prêt que du fait qu'ils sont caducs, les bois, leur chute fin février et leur repousse, apparaissaient comme un repère naturel calendaire lié au cycle solaire annuel²⁰ et bien sûr, comme un symbole de renouveau. C'est d'ailleurs pour ce motif qu'A. Lombard Jourdan, en rapport avec cette chute des bois à la fin de l'hiver, propose une autre étymologie de carnaval n'ont pas formé sur *caro*, *carnis* (la chair) mais sur *cern*, *corn*, *carn* (corne) et « à val » (tombe)²¹.

Dans son riche article sur « Le symbolisme des cornes »²² Guénon, à propos d'Apollon karneios (protecteur du bétail), avait montré l'importance de la racine *KRN*, également présente dans Kronos, correspondant à Saturne et au septième ciel qu'il régit, la signification symbolique de cette racine exprimant l'idée de puissance et d'élévation. Il ajoutait « que Karneios est le dieu du Karn, c'est-à-dire du "haut lieu" symbolisant la Montagne sacrée du Pôle, et qui était représentée chez les Celtes, soit par un tumulus soit par le *cairn* ou monceau de pierres qui en a gardé le nom »²³.

Bien que Guénon ne l'indique pas, nous retrouvons logiquement cette racine dans Cernunnos. En revanche, il établissait un rapprochement très judicieux avec le mot couronne, attribut royal par excellence, associé au rayonnement et à la tête (crâne).

20. Sur l'aspect biologique du phénomène cf. R. Fichant, *Le cerf*, Gerfaut, 2003, chap. IV. Bien qu'ils aient l'apparence d'une ramure végétale, les bois sont en fait des os.

21. *Op. cit.* 241.

22. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, Gallimard, 1982, chap. XXVIII. Voir aussi dans ce volume l'article sur le sens du carnaval (chap. XXI).

23. *Ibid.*, 203. Ces constructions (*cairn*) sont en fait très antérieures à la venue des celtes en Europe de l'ouest. Cela dit, il existe aussi des tumulus d'origine celtique.

Or suivant la perspective exemplariste, il est certain que toutes ces formes prennent leur source dans la notion de Royauté divine elle-même ; d'après les *Hekhalot*, Dieu apparaît d'ailleurs tel un Roi siégeant sur son trône, la tête couronnée. Là encore, Guénon mentionnait la première sefira Kether (la couronne) ainsi que la tiare à cornes du dieu Soleil assyro-babylonien *Shamash*, dont le temple à Babylone s'intitulait : "maison du juge du monde", ce qui n'est pas sans faire penser au "Soleil de justice" de la Bible...

Même s'il pourra sembler singulier d'expliquer le symbolisme en s'appuyant sur un enseignement "théologique" (l'exemplarisme) apparemment très éloigné des figures que nous venons d'évoquer, on s'apercevra que ce dernier représente en réalité le socle métaphysique fondamental de la symbolisation. Dans la mesure où le fait de symboliser est en premier lieu un acte divin, il est normal que chaque être apparaisse comme étant essentiellement l'expression théophanique d'une signification spirituelle. C'est enfin l'exemplarisme²⁴ qui constitue l'explication véritable de l'universalité du symbolisme. Il va sans dire que le travail de comparaison peut s'étendre au domaine métaphysique lui-même, comme l'avait montré autrefois R. Otto, de manière plus ou moins satisfaisante, au sujet de Eckhart et Cankara, dans *Mystique d'Orient et Mystique d'Occident*. Nul doute cependant qu'une véritable conscience de l'unité des formes, tels que l'exprima avec force et grandeur l'Émir Abd el-Kader, ne peut résulter que d'une profonde imprégnation du mystère de la Révélation.

Patrick GEAY

24. On soulignera naturellement sa parenté avec la doctrine des "prototypes immuables" (*a'yân al-thâbita*) particulièrement développée en Islam.

NOUVELLE REMISE EN ORDRE

M. Gilis, ou, plus exactement "A. R. Y.", sur le site Internet du « Turban Noir », a mis en ligne un document « À l'attention de MM. Bachelet, Jean Adler et, une fois de plus, Michel Rouge ». Ce 5^e bulletin¹, pour la partie nous concernant, appelle la mise au point suivante.

1) Nous avons affaire ici à une "manœuvre" : par ce moyen indigne, l'auteur tente à nouveau d'illusionner ses lecteurs, croyant ainsi se sortir de la position, pour le moins "délicate", dans laquelle il a été placé par notre étude critique de son livre *Ordo ab Chao* (cf. *LRA* n° 20).

En rapport avec notre article et ce qui va suivre, nous dénoncerons préalablement les "procédés" utilisés par M. Gilis qui lui permettent de passer insidieusement pour ce qu'il n'est en aucune façon : puisqu'il affirme lui-même être "vâlsanien" (*Vers la Tradition*, n° 74, p. 8), et qu'il se réfère aux écrits de Guénon, certains lecteurs sont enclins à le considérer ainsi comme une sorte de "successeur" ou d'"héritier" des enseignements qu'ils ont donnés². Nous dirons, nous, avec la plus

1. La page d'accès "Web" mentionne : « Bulletins des amis du Turban Noir » ; sur le site du "Turban Noir", la référence aux « amis » fait défaut : que signifie cette bizarrerie ? "Le Turban Noir" est le nom de la maison d'éditions réservée aux livres publiés par Abd Ar-Razzâq Yahyâ (Charles-André Gilis). Mettant une majuscule à "Ar", on s'attendrait à trouver la "signature" : A. A. R. Y.

2. Il parle lui-même du « contenu véritable de l'héritage doctrinal de Michel Vâlsan » (*Vers la Tradition*, n° 89, p. 23, et n° 94, p. 70), héritage qu'il prétend être le seul à préserver et maintenir dans l'orientation qui

grande fermeté, que ceux qui s'intéressent à la Tradition doivent prendre clairement conscience qu'ils ont trop souvent affaire, à leur insu, à de prodigieux tours de force consistant à faire accroire que, lorsque les thèses de M. Gilis sont critiquées, c'est alors aux doctrines transmises par René Guénon et par Michel Vâlsan qu'on s'en prend. Il n'est pas superflu d'ajouter que les derniers opuscles de M. Gilis s'opposent absolument à ce qu'on puisse désormais le regarder, avec sérieux, à la fois comme "guénonien" et "vâlsanien", et qu'il nuit déjà, de ce fait, à la réputation et au prestige de ces deux Maîtres.

2) M. Gilis commet tout d'abord une erreur – ce qui n'est guère de « *bonne (sic !)* augure »³ – quand il écrit que notre article s'étend sur 42 pages. Le calcul était pourtant très facile : occupant les pages 28 à 70, notre « Remise en ordre » compte en réalité 43 pages.

3) « Les lecteurs savent depuis longtemps que Monsieur Gilis ne sait pas lire »⁴. Il le montre à nouveau quand, procédant à un amalgame, il signale « que MM. Bachelet et Adler ont cru devoir exprimer, l'un et l'autre, certaines réserves à l'égard de Michel Vâlsan », ce qui, pour ce qui nous intéresse, est évidemment faux et mensonger, Dieu nous en est Témoin. Dans notre texte, on ne trouvera ni de « réserves à l'égard de Michel Vâlsan », ni de "réserves" à l'égard de la doctrine qu'il a exposée : tout lecteur de bonne foi peut vérifier aisément que nous n'avons cessé de nous référer à cette doctrine, formulée par lui et par René Guénon, pour réfuter les opinions gilisiennes.

Commettant une erreur de calcul, ne sachant pas lire, on ne s'étonnera pas que M. Gilis ne sache pas davantage raisonner correctement⁵. Pour apporter la "preuve" que nous

convient. Notre précédent texte concernant certaines modalités de revivification de la Maçonnerie prouve le contraire.

3. Cf. Ibn Arabî, *Le Livre des Chatons des Sagesse*, trad. Ch.-A. Gilis, p. 35, Éd. Albouraq, Paris, 1997.

4. Bruno Hapel, *Vers la Tradition*, n° 94, p. 51.

5. Ce que Nikos Vardhikas a déjà remarqué dans « Sophisme ? », *Ibid.*, n° 88, pp. 72-73.

aurions exprimé « certaines réserves à l'égard de Michel Vâlsan », il se sert d'une "démonstration" qui possède la forme d'un syllogisme : nous en expliciterons donc les trois propositions. Nous serions coupable d'avoir reproduit, en exergue à notre étude, « une sentence de l'émir Abd al-Qâdir » :

1^{re} prémisses : « Tout homme qui ne professe pas la foi maçonnique est un homme incomplet ». Puis d'avoir précisé, alors que rien ne nous y obligeait⁶ :

2^e prémisses : « Michel Vâlsan n'était pas Maçon ». Selon M. Gilis, voilà qui indique clairement que, pour nous :

Conclusion : « Michel Vâlsan n'était pas un homme complet ».

Si l'on veut parvenir à cette conclusion avec un raisonnement correct, c'est-à-dire en respectant les règles les plus élémentaires de la logique, il faudrait un terme commun dans les deux prémisses. Or, ici, il n'y a pas de "moyen terme", comme on l'appelle aussi⁷. Nous avons donc affaire ici à un

6. Bien au contraire, nous y étions "obligé" : d'abord par "honnêteté intellectuelle", au cas où certains lecteurs auraient ignoré que Michel Vâlsan ne fût pas Maçon, alors que René Guénon l'était ; d'autre part, à cause de l'attitude de M. Gilis. Nous référant à l'article de Vâlsan : « Les derniers hauts grades de l'Écossisme et la réalisation descendante » (*Études Traditionnelles*, 1953, n^{os} 308, 309, 310), nous écrivions alors : « comme il n'a toujours pas été réédité, et qu'il intéresse "les Maçons d'esprit traditionnel" (*E.T.*, 1953, p. 161), nous en ferons de longues citations qui montreront que le point de vue d'un non-maçon, Michel Vâlsan, étant rigoureusement traditionnel, ne peut que s'accorder avec ce qu'est réellement la Maçonnerie, alors que les thèses de M. Gilis, qui s'est éloigné de l'enseignement de son maître, se réduisent à de simples conjectures de plus en plus partisans » (*LRA*, n^o 20, p. 52).

7. Cf. *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, p. 216. On parviendrait à l'absurde conclusion de M. Gilis, par une démonstration correcte cette fois, de deux façons. Si on maintient la 1^{re} proposition, la déduction prend alors cette forme :

« Tout homme qui ne professe pas la foi maçonnique est un homme incomplet » ;

« Michel Vâlsan ne professait pas la foi maçonnique » ;

« Michel Vâlsan était un homme incomplet ».

Si on conserve la 2^e proposition, le syllogisme correct est le suivant :

« Tout homme qui n'est pas Maçon est un homme incomplet » ;

raisonnement pour le moins spécieux, ou, plus exactement, à un pseudo-raisonnement apparemment habile, un tour d'adresse destiné à faire illusion aux autres, une sorte de sophisme bien propre à tromper les lecteurs et nous nuire. Les conséquences que M. Gilis tire de sa déduction fallacieuse sont donc inconsistantes.

4) Par contre, nous pouvons, nous, tirer certaines conséquences des procédés utilisés par A. R. Y. Ce dernier ne semble même pas s'être aperçu qu'en croyant "défendre" ainsi Michel Vâlsan, il fait aussi passer l'Émir pour un "imbécile" ! Il est évident, en effet, qu'Abd al-Qâdir n'a jamais voulu dire : « celui qui n'est pas Maçon est un homme incomplet ». Nous ne connaissons pas la forme exacte de son affirmation en arabe – nous aurions fait traduire ce texte si nous le possédions –, mais nous sommes sûr que cette dernière ne peut avoir le sens que fait semblant de lui prêter A. R. Y. L'Émir, qui a une connaissance directe de la "complétude" de l'homme, sait pertinemment qu'il n'est nul besoin d'être Maçon pour parvenir à cette "complétude". Il ne lui serait jamais venu à l'idée, par exemple, de la refuser à Ibn Arabî, sous prétexte que celui-ci n'était pas Maçon ! Il est évident pour tous, sauf pour un, que l'Émir indique ce que l'on pourrait exprimer de diverses façons, si l'on veut sous cette forme : l'homme complet a nécessairement un point de vue spirituel universel⁸. Il ne peut donc qu'être d'accord avec le but initiatique ultime de la Franc-Maçonnerie, lorsque ce but lui est correctement présenté. Si ce n'est pas le cas, il lui manque

« Michel Vâlsan n'était pas Maçon » ;

« Michel Vâlsan était un homme incomplet ».

8. Ce point de vue spirituel universel est notamment affirmé, chez l'Émir, quand il assure être tantôt musulman, tantôt dire « au nom du Fils » après « au nom du Père », tantôt professer la *Torah*, et être aussi « hérétique qui [a] prêché la dualité » (cf. *Poèmes métaphysiques*, poème IX, trad. Ch.-A. Gilis, pp. 44-45, Éd. de l'Œuvre, Paris, 1983. Cf. aussi le poème XI, p. 53, dans lequel il mentionne être, « pour qui le veut », Coran, *Torah*, Évangile, mosquée, synagogue, crucifix, etc., et même "idoles").

quelque chose. Voilà qui prouve aussi que M. Gilis n'est pas un homme complet !

D'après cette "définition", n'en déplaise à notre contradicteur, Michel Vâlsan fait partie, comme René Guénon, de ceux qui « professent la foi maçonnique ». C'est la raison pour laquelle nous nous sommes constamment référé aux doctrines et principes qu'ils ont exposés, aux règles générales qu'ils ont énoncées, et aux "méthodes" incantatoires qu'ils ont préconisées, notamment dans la perspective de « la revivification initiatique de la Maçonnerie » (*L'Islam et la fonction de René Guénon*, p. 31), « tout d'abord, dans l'ordre intellectuel et initiatique » (*Ibid.*, p. 38), en prenant en compte d'une part l'"aide orientale" résultant de « l'action d'individualités possédant une initiation orientale et appartenant en même temps à la Maçonnerie » (*Connaissance des Religions*, nos 65-66, p. 23), et, d'autre part, la mention « de l'invocation d'un Nom divin et celle de la façon dont celui-ci pourrait être "donné" » (*Ibid.*, p. 25). C'est toujours Guénon qui a justifié « la communication du Nom » *Allâh* « par des membres d'une organisation islamique » à des Maçons, dans une perspective "opérative" (*Ibid.*, p. 26)⁹, réservant cette aide et cette pratique de l'incantation « à une sorte de "cercle intérieur" » (*Ibid.*, pp. 25 et 28). M. Gilis est libre de ne pas adhérer à ce que "ses" maîtres ont écrit sur ces questions, et que nous avons rappelé de façon détaillée dans notre article ; mais alors, qu'il ne nous impute pas à nous-même des enseignements que nous nous sommes contenté de reprendre, pas plus qu'il n'a à nous attribuer des intentions que nous n'avons pas.

5) « Quelle insolence ! », s'exclame-t-il après son brillant syllogisme. En voulant nous faire passer pour un insolent, M. Gilis utilise l'un des procédés dont il est coutumier : ici, l'insulte gratuite. Une fois de plus, comme nous l'avons écrit dans notre article, quand il recourt à des artifices, c'est qu'il n'a pas grand-chose à dire, ou une faiblesse de raisonnement

9. On pourrait dire, d'après l'enseignement de Guénon, que la Maçonnerie "opérative" est celle qui comporte une "réalisation", celle-ci présupposant et impliquant nécessairement la théorie, et s'y ajoutant.

à cacher. Trop d'éléments ne relèvent, chez lui, que du domaine "passionnel", et manquent donc prodigieusement de logique. Ce qui compte, pour lui, c'est de donner l'impression, purement psychologique, d'"avoir raison" ; cela doit probablement le "rassurer" aussi. Et dans ces conditions, peu importe la vérité... Comment peut-on être engagé dans une voie traditionnelle et user de tels procédés ?

6) M. Gilis nous reproche, ainsi qu'à M. Bachelet, de ne pas mentionner « l'affirmation d'un Ordre universel de l'islâm (cf. *Ordo ab Chao*, pp. 87-95) qui constitue pourtant la doctrine centrale et la raison d'être de notre livre. Cette lacune est révélatrice, car elle montre bien que les auteurs n'ont pu se débarrasser des préjugés tenaces qui faussent malheureusement la portée de leurs comptes rendus ». Pareille mauvaise foi est consternante. Il n'est pas inutile de rappeler que la dernière partie de notre article fait bien mention de cette affirmation : elle contient plusieurs citations s'y rapportant, et nous avons précisé de plus d'où elles sont tirées. Chacun peut vérifier que nous avons écrit (*LRA*, n° 20, p. 67) : « Bien que l'A. croie "utile de formuler quelques remarques aux Francs-Maçons qui se réclament de l'œuvre de René Guénon" (p. 85), la suite et la fin de ce petit livre ne présentent plus guère d'intérêt, l'A. reprenant le plus souvent des questions qu'il a traitées ailleurs, comme celle concernant le fait qu'"on ne peut considérer l'islâm comme une forme parmi d'autres au regard de la Tradition primordiale" » (p. 94). Nous notions alors : « Cf. aussi : "la révélation islamique détient toutes les clefs" d'une mission eschatologique (p. 92) ; "La Loi totalisatrice de l'islâm, qui abroge les formes antérieures et intègre les vérités principielles dont celles-ci procèdent" (p. 92) ; "l'islâm possède, de droit divin, les moyens intérieurs et extérieurs d'une synthèse universelle..." (p. 85) ; etc. ».

Malgré ce que M. Gilis affirme, nous n'avons donc pas à nous « débarrasser des préjugés tenaces qui faussent malheureusement la portée de [notre] compte rendu », d'abord parce que notre texte n'est pas un compte rendu de livre, mais bien un article, comme M. Gilis l'écrit tout d'abord lui-même dans le premier paragraphe de son 5^e bulletin. De plus, notre objec-

tif consistait principalement à rappeler ce que Guénon et Vâlsan ont enseigné à propos de la revivification, dans l'ordre intellectuel et initiatique, de la Franc-Maçonnerie, et qui ne s'accorde pas avec les thèses développées dans *Ordo Ab Chao*. C'est donc bien à M. Gilis de se « débarrasser des préjugés tenaces qui faussent malheureusement la portée » de ce qu'il a publié sur ce sujet, puisqu'il n'accepte pas l'autorité de « ses » maîtres en la matière. Qu'il soit capable de le faire, c'est ce dont on ne peut que douter.

7) M. Gilis ayant indiqué, dans son opuscule sur l'Ordre, qu'il avait été témoin d'échanges entre son « maître et un représentant de la Franc-Maçonnerie au cours desquels les aspects « techniques » de cette question [celle de l'« aide orientale » sollicitée pour effectuer une « greffe » incantatoire – cf., dans le présent texte, le dernier alinéa du 4^e point] ont été abordés de manière précise », concluait : « il n'y aurait aucun avantage pour personne à ce que leur contenu soit rendu public » (p. 71, n. 44). De notre côté, nous avons fait remarquer que « « un » ne veut pas dire « tous » », ajoutant que « cette manie qu'a l'A. de généraliser, à partir d'un seul cas, doit être fermement condamnée » (*LRA*, n° 20, p. 64). M. Gilis affirme, lui, dans son 5^e bulletin, qu'une telle généralisation est possible puisque « en cette circonstance Michel Vâlsan a évoqué une question de principe et énoncé une règle générale ». L'épisode auquel il est fait allusion nous a été relaté, M. Gilis l'ayant lui-même divulgué. Si ce que l'on nous a dit est véridique, ce qui est en cause impliquerait, entre autre, l'adjonction d'une pratique incantatoire commune, lors de la chaîne d'union, ce qui reviendrait à modifier le rituel maçonnique. Or, ni Michel Vâlsan, ni René Guénon d'ailleurs, n'ont mentionné dans leurs livres et articles une telle possibilité, pas plus que nous à leur suite. De là, M. Gilis, comme disciple fidèle, devrait tout de même accepter l'intégralité de l'enseignement de son maître, notamment les passages que nous avons retenus dans notre article, et ne pas souscrire aux seuls échanges auxquels il prétend avoir assisté. Il ne doit pas oublier, pas plus que nos lecteurs, que nous avons déjà émis les plus extrêmes réserves au sujet de sa qualité de « témoin »

dans cette affaire : en effet, compte tenu des procédés qu'il n'a cessé d'utiliser, et auxquels il continue à recourir aujourd'hui, « son témoignage ne peut apparaître désormais, pour reprendre sa phraséologie, que comme « trompeur et suspect » (*VLT*, n° 79, pp. 59 et 61, et n° 82, p. 59), donc fortement sujet à caution... » (*LRA*, n° 20, p. 65).

8) Nous avons écrit dans une note de notre étude (p. 65, n. 58) : « On pourrait rédiger un tout autre article concernant *Ordo ab Chao*, en laissant de côté les questions doctrinales et initiatiques qui ont retenu notre attention, et qui dénoncerait cette fois les divers « procédés » utilisés par M. Gilis dans cet opuscule, comme, d'ailleurs, dans ses autres ouvrages et dans ses nombreux articles ». Probablement pris de panique à l'idée d'un tel projet, M. Gilis réagit fort civilement : « Nous ne pourrions assez vous recommander, cher Monsieur Jean Adler, de ne pas donner suite à cet aimable projet, car nous serions amené alors à dénoncer l'ensemble des vôtres [?], et ce n'est sûrement pas nous qui aurions à perdre dans cette confrontation ! ». Décidément, M. Gilis aime bien pratiquer l'amalgame et recourir aux menaces¹⁰ ! Espère-t-il ainsi dissuader « les esprits qui pourraient se trouver sur la voie de certaines découvertes » (*Aperçus sur l'initiation*, p. 227) ? Voilà, en tout cas, qui n'est guère propre à nous intimider, pas plus que cela n'impressionnera quiconque, d'ailleurs.

Nous l'informerons d'autre part que nous avons appris, depuis la parution de notre texte, qu'on se propose désormais d'examiner publiquement ses nombreuses études¹¹, principalement celles concernant Guénon et l'ésotérisme islamique, pour prouver qu'elles sont loin d'être conformes aux enseignements exposés par le premier et par les maîtres du Soufisme, et qu'en outre M. Gilis « n'a pas l'autorité décisive qu'il prétend avoir dans le domaine des études « akbariennes » » (*LRA*, n° 20, pp. 67-68, n. 62).

10. Sur ce dernier point, cf. notamment *Ordo ab Chao*, p. 71, n. 44.

11. C'est ce que M. Gayat, l'un des éditeurs des livres de M. Gilis, souhaitait en 2004 (cf. *VLT*, n° 96, p. 67).

9) Maintenant, quand on ne sait ni lire ni compter, qu'on est incapable de raisonner convenablement, qu'on est un bien piètre polémiste et qu'on est à court d'arguments doctrinaux, il n'est pas rare qu'on s'en prenne "à la personne" (*ad hominem*) ; c'est ce que A. R. Y. n'a pas manqué de faire dans son bulletin. Il juge bon de se livrer sur notre nom à des spéculations fantaisistes et délirantes. Celui-ci serait « un pseudonyme ou un prête-nom ; [...] un patronyme ethniquement marqué ». Dans cette dernière hypothèse, qu'en termes choisis ces choses-là sont dites... L'ethnie à laquelle il pense, ne serait-ce pas celle qui utilise le nom "ARY" pour désigner le "LION" ? Il poursuit : « il nous paraît plus judicieux de faire la remarque qu'en allemand *adler* signifie "aigle" », le ton que nous avons adopté montrant que nous nous prenons « volontiers pour l'oiseau impérial » ! Ne serait-il pas salutaire, pour lui-même d'abord, pour ses lecteurs aussi, que M. Gilis maîtrise enfin sa faculté fantasmagorique ? Puisqu'il ne retient qu'un aspect du symbolisme de l'aigle, nous lui signalerons, en passant, que Michel Vâlsan a bien mis en évidence que l'aigle peut avoir aussi « une acception dans l'ordre purement spirituel » (*É.T.*, 1953, p. 269) ; et quand il se rapporte à la Sagesse, « il figure ainsi le principe commun du sacerdoce et de la royauté » (*Ibid.*, p. 270). Cet aspect suprême de l'aigle ne semble manifestement pas intéresser "son" disciple.

Nous rappellerons d'autre part à M. Gilis que « les individualités ne comptent pas », comme Guénon l'a souvent répété, et qu'elles « ne doivent jamais paraître » (*Aperçus sur l'ésotérisme islamique*, p. 148). M. Gilis devrait bien suivre cette instruction, lui qui méconnaît de plus le principe suivant lequel « ce qui importe est ce qui est dit et non pas qui le dit ». René Guénon ajoutait alors : « voilà une vérité dont les modernes amateurs de "personnalités" devraient bien faire leur profit ! » (*Études sur l'Hindouisme*, p. 236).

10) Dans l'« autre étude » annoncée dans le 5^e bulletin, M. Gilis se décidera-t-il enfin à *répondre intellectuellement* à nos remarques, critiques et objections qui se situent, elles, d'abord sur le plan doctrinal ? En attendant la publication de cet hypothétique projet, nous espérons avoir suffisamment

montré que ce bulletin du site du "Turban Noir" ne contient aucune réfutation sérieuse de ce que nous avons écrit dans le n° 20 de *La Règle d'Abraham* ¹². S'étant hasardé dans un domaine qu'il ne connaissait pas, dans lequel il n'avait ni les compétences requises, ni l'état d'esprit qui convenait, nous lui avons opposé les enseignements de René Guénon et ceux de Michel Vâlsan. S'il était moins imbu de lui-même, et s'il n'avait pas de mentalité partisane, qui sait si M. Gilis n'aurait pas tiré quelque profit de notre article ? Nous ne pouvons que constater, aujourd'hui encore, qu'il persiste dans ses erreurs. Comme son opuscule *Ordo ab Chao*, le nouveau texte gilisien n'est qu'une bien piètre "manœuvre", confinant à la malhonnêteté, une suite de pitoyables provocations, une mauvaise querelle littéraire, le tout apparaissant au grand jour comme une véritable imposture.

Jean ADLER

12. Puisque M. Gilis recourt, pour sa "défense", à un organe de très grande diffusion, désormais nous n'excluons pas d'utiliser nous aussi Internet pour qu'un plus large public puisse prendre connaissance de nos textes.

Étude critique

Isabelle FABRE,

La doctrine du chant du cœur de Jean GERSON,
Droz 2005.

Sous le titre « la doctrine du chant du cœur de Jean Gerson », Isabelle Fabre publie une traduction du *Tractatus de Canticis* et le *Canticordum au Pèlerin* précédés d'un commentaire et d'une étude avec un appareil critique assez soignés, du point de vue académique s'entend. La traduction n'est pas mauvaise, mais comme très souvent entachée de préjugés qui conduisent plus ou moins inconsciemment à déprécier, en fin de compte, le propos de l'auteur face aux idées reçues modernes.

Donnons juste un exemple pour situer cette pratique : le Livre III *De Instrumentis* cite Isaïe 58,1 : « *Quasi tuba exalta vocem tuam* » ce qui est traduit par : « comme la trompette, enfla ta voix ». Or, « *exaltare* » ne signifie pas « enfler », mais « élever ». Ceci est d'autant plus regrettable que le son de la trompe ne se prête pas à l'enflure. Ce genre de chose, pris isolément, n'est pas très grave en soi, et de surcroît vite corrigé par les latinistes, mais à force de répétition, cela finit par changer l'esprit du texte, et produit un certain agacement lorsque l'on constate que le procédé est répandu chez la plupart des médiévistes universitaires. Mais venons-en à notre sujet.

Le chancelier de l'université de Paris Jean Charlier, dit Jean de Gerson (1363-1429), parmi les nombreux domaines qu'il a abordés, a traité en particulier de la musique d'une manière peu fréquente à son époque. Son *Tractatus de Canticis* n'aborde en effet pas la musique sous un angle purement technique comme presque tous les traités antiques ou médiévaux, mais essentiellement sous un angle doctrinal, ce qui est d'un intérêt majeur



pour opérer une comparaison avec les restes de tradition de métiers comme celui de luthier, par exemple. Un tel ouvrage permet également de se faire une idée du magistère didactique qu'exerçait l'Église sur la pratique des métiers, alors considérés comme un aspect majeur de la vie du chrétien, situé dans la ligne des Quatre Couronnés, "fondateurs" du métier dans le christianisme sous Tibère. L'Église, effrayée par la montée du rationalisme a cru bon, semble-t-il, de renoncer progressivement à sa juridiction sur les métiers – pour certaines corporations dès le XVI^e siècle – par peur du ridicule, du fait que bon nombre de leurs rites ne pouvaient pas se comprendre de l'extérieur. L'Église a alors laissé les métiers s'assumer sans plus leur prodiguer de formation spécifique ni leur administrer les nombreux sacramentels autres que quelques pauvres bénédictions consenties du bout des doigts.

C'est à cet égard que le *Tractatus* de Jean de Gerson mérite toute notre attention, car il fournit bien des réponses aux problèmes posés par la musique dans le christianisme, et à celui de la validité de certaines pratiques encore en vigueur chez certains luthiers, alors que les musiciens ne sont plus dépositaires de rien depuis longtemps. Malheureusement, comme nous le verrons plus loin, ces informations sont souvent trop incomplètes pour être utiles à notre époque sans l'apport d'un complément substantiel. C'est donc du point de vue de l'homme de métier, du luthier, que nous allons relever quelques points saillants de ce traité.

Mais auparavant, il convient de remarquer que Jean de Gerson, formé à l'école du nominalisme par Pierre d'Ailly et Guillaume d'Occam, se révèle, en l'occurrence, parfois bien peu nominaliste, lorsqu'il affirme par exemple, au notule 30 du volume II, dans une phrase d'une portée exceptionnelle, autour de laquelle gravite tout son traité : « Qu'il nous soit permis d'aller plus avant : nous verrons alors qu'il n'existe pour ainsi dire aucune opération dans l'univers qui, fut-elle tenue pour naturelle, ne puisse être libre et qualifiée de telle si on la réfère à son premier principe et si l'on considère qu'elle est produite par ce dernier de la manière la plus libre qui soit ». De même lorsqu'il affirme au notule 3 du tome I, parlant de la force de l'Unité (et non de la vertu de l'Unité, comme le traduit Isabelle Fabre) :

« toute science réside (et non découle) dans un sentiment ou une recherche d'amitié et d'unité. »

Jean de Gerson n'est à l'évidence pas non plus le nominaliste pour lequel on le fait souvent passer lorsqu'il reconnaît l'efficacité des incantations magiques (tome I, notule 15), quoique les jugeant exécrables.

Quatre sujets traités par Jean de Gerson ont donc été choisis parmi tant d'autres pour illustrer l'intérêt de cette œuvre du point de vue de l'homme de métier, à savoir :

- la place de l'instrument de musique dans la doctrine chrétienne
- la notion et le rôle du nombre
- l'archétype de l'instrument à cordes dans le monocorde divin, image du Christ en croix
- enfin le rôle et le sens des notes de la gamme.

L'instrument

Dès le livre I, bien évidemment, Jean de Gerson aborde le thème des instruments avec la citation du Ps. 150 qui les décline par ordre de dignité. Ceci, tout comme dans les métiers, est d'autant plus remarquable que, de nos jours, les instruments sont depuis longtemps perçus comme indésirables dans les liturgies tant orientales qu'occidentales (à l'exception de l'orgue pour cette dernière, comme le relève Jean de Gerson au notule 25 du tome I, et cela pour des raisons inconnues ou douteuses).

Suivant le Ps. 150, il commence par la trompe (notule 19), héritière à la fois du *shofar* et du *'hatsotsrah* juifs, instruments par excellence de la manifestation de la toute puissance divine à l'homme dans le domaine sonore. Jean de Gerson affirme à cette occasion que les cloches, cymbales d'airain, les ont remplacés (notule 25) : « l'Église y a recours... comme en remplacement des trompes de l'ancienne Loi » lesquelles entre autres, servent à « chasser les maladies ».

Viennent ensuite le psaltérion et la cithare (notule 20) qui, pour la tradition, se distinguent par le fait que l'un se joue cordes à vide comme la harpe, tandis que l'autre requiert le raccourcissement des cordes par la main gauche, comme le luth. Sur ce sujet, Jean de Gerson est beaucoup plus pauvre que l'on pourrait

s'y attendre, surtout lorsque l'on sait qu'au ^{xv}^e siècle, un Claude Dayne (1499) à Lyon, consacre un texte très explicite à la comparaison de la harpe ou de quelque autre instrument à cordes (le luth) au Christ en croix prononçant ses sept dernières paroles décisives pour le salut de l'humanité. Plus d'une centaine de textes comparables vont être écrit jusqu'au seuil du ^{xviii}^e siècle dans la ligne de l'hymne *Vexilla Regis*. Toute la lutherie est fondée sur cette analogie qui détermine la morphologie des instruments à cordes dans tout l'Occident chrétien.

Jean de Gerson mentionne tout de même que les instruments de Tubal (cithare et « orgue », c'est-à-dire une combinaison de chalumeaux comme l'*aulos* ou les *launeddas* sardes) sont directement mis en rapport avec la parole divine et l'attribution des noms par Adam qui est alors en possession de « la plénitude de la science ». Il convient de mettre cela en relation avec les sonneries de trompe de chasse, lesquelles sont censées nommer de leur vrai nom dans le monde angélique les êtres, événements et choses.

Par ailleurs, Jean de Gerson relève la grande dignité de la cithare en mentionnant l'anecdote du roi Midas à qui il poussa des oreilles d'âne pour avoir préféré la flûte du dieu Pan à la cithare d'Apollon.

Il faut encore remarquer que Jean de Gerson n'a pas ici recours à des citations décisives comme celle du Ps. 43 qui dit : « je te reconnaitrai dans la cithare (*confitebor tibi in cithara*) » en s'adressant à Dieu ou comme celle du Ps. 49 : « je résoudrai mon énigme sur la cithare », phrase déterminante pour les luthiers et les musiciens anciens et qui fonde l'analogie entre le Christ et l'instrument à corde, tout en légitimant tous ces textes qui explicitent cette analogie.

Le début du *Tractatus de Canticis* donne immédiatement la raison pour laquelle l'instrument est indispensable à l'homme déchu et constitue le moyen par lequel l'ange va exercer son ministère : « un ouragan exécrationnel a rendu sourde les oreilles de nos contemporains », et cet ouragan, pour la tradition des métiers, c'est le péché originel qui a dénaturé l'homme en même temps que la matière de ce monde, rendant impossible la « matérialisation » des archétypes contenus dans le Verbe créateur dans toute leur perfection. En musique, la voix humaine déchue ne

contient plus sa propre règle ou référence et doit avoir recours à un moyen extérieur à elle, le monocorde par exemple, pour retrouver ses « nombres », en l'occurrence les harmoniques que produit la corde, et qui permettent d'établir une référence tonale avec le tempérament des gammes. Les instruments sont donc indispensables à l'homme déchu, affecté d'une « dissonance interne », dont « la foi seule nous révèle qu'elle procède du péché de nos premiers parents ». D'où le nom de canon (qui a donné *kanun* en arabe), c'est-à-dire règle, donné au monocorde régulateur.

Ce que dit Jean de Gerson est parfaitement conforme aux reliques de tradition qui ont perduré jusqu'à nos jours, il y a cependant une ombre au tableau : « cela amène une dernière question, et non des moindres, en premier lieu au sujet des instruments musicaux, qui n'expriment absolument rien au-delà des douceurs de l'harmonie, sinon à proportion de ce que l'esprit peut comprendre » (notule 47). Nous baignons là en plein nominalisme, avec une négation implicite de l'*analogia entis*, et un dernier membre de phrase dont le sous-entendu reste désagréablement énigmatique. Faut-il voir là un des signes avant-coureurs de la défection de l'Église dans l'exercice de sa juridiction sur les métiers ?

Le Christ en croix et l'instrument à corde

Jean de Gerson n'aborde nulle part directement ce sujet. Par contre, un grand nombre d'indices tendraient à confirmer son cautionnement de cette analogie fondatrice de l'art du musicien et du luthier.

Au Livre II du tome I, notule 8, Jean de Gerson remarque : « le raisonnement métaphysique conclut que tout cet univers est à juste titre appelé le monocorde de la Sagesse divine, dont cette dernière joue avec délectation depuis le commencement, et ce monocorde a pour unique corde l'amour. » Et plus loin au notule 18 : « le monocorde dont l'unique corde représente l'amour,... sa figure doit être regardée relativement au Notre Père. »

Au tome III, notule 39, on lit également : « Mais Denys lui-même, tout comme nos glossateurs de l'Écriture, a expliqué

occasionnellement les symboles attribués à Dieu par la ressemblance avec les choses corporelles, comme cela se rencontre dans l'ensemble du Cantique (des Cantiques)... » Ce passage capital témoigne implicitement de l'interprétation de l'instrument à corde comme étant dans un rapport d'analogie avec le corps humain, de même que de manière plus voilée l'*analogia entis*.

Précédemment, au Livre I, notule 23, Jean de Gerson dit : « Heureux est-il, le musicien spirituel qui, sur son propre *canticordum* symphonique, sait moduler une mélodie en tout temps et s'y exerce sans relâche au moyen des doigts de la méditation, afin de rendre suave les sons des affections selon le principe de la gamme mystique ». En cela il confirme très clairement la conception traditionnelle des métiers selon laquelle les doigts sur l'instrument, notés en tablature, sont un pèlerinage des « doigts de la méditation » sur les niveaux de connaissance des hiérarchies angéliques représentées par les neuf cases du manche des instruments à cordes pincées ou les sept cases des violes.

Enfin, le notule 6 du tome I, volume II ne laisse pas subsister d'équivoque : « Ainsi la Sagesse de Dieu avait formé le corps de l'homme à la ressemblance du macrocosme matériel et avait placé le cœur en son centre comme le soleil au milieu du ciel. Elle l'avait conçu comme un instrument ou organe musical accordé avec la plus grande justesse, dans lequel et au moyen duquel l'esprit humain, alors d'une habileté consommée en matière de chant, car il était rempli de la parole de Dieu, chantait les chants plein d'allégresse de Sion, la Jérusalem Céleste ».

Ceci atteste clairement de la justesse des thèses détaillées, exposées bien plus tard par Robert Fludd dans son *Utriusque Cosmi Historia*, entre autres.

Le nombre

Ce troisième point est évidemment central pour l'homme de métier, le nombre n'étant ici ni entendu dans un sens quantitatif, ni même essentiellement comme moyen d'exprimer une proportion, mais surtout comme la nature d'une « énergie divine » au sens de la théologie orientale pour les trois premiers nombres, ou la nature d'une créature pour les nombres suivants.

À ce sujet, on peut lire au notule 3 du tome I « c'est pourquoi, parlant du caractère distinctif de l'unité que recherche et procure l'amitié, il (saint Augustin) n'hésite pas à affirmer que toute science réside dans un sentiment ou une recherche d'amitié et d'unité » (je retraduis, car la version d'Isabelle Fabre me semble par trop réductrice.)

Plus loin, au notule 7 : « on voit comment la musique tire son origine de la nature ainsi que de l'Amour et de l'Unité, elle s'est développée en faisant usage des règles et des nombres pour s'exercer en tant qu'art » (je traduis à nouveau).

Au notule 5 du Livre II, Jean de Gerson nous livre une information capitale : « le lecteur désire peut-être, après ce qui vient d'être dit, être instruit au sujet des nombres qui se trouvent en toute créature : Dieu a fait toutes choses selon le nombre. Comment tirons-nous de cela l'ordonnance (plutôt que la définition donnée par Isabelle Fabre) de la musique ? C'est là, avouons-le, une considération digne d'être connue, car le nombre seul ne suffit pas pour connaître l'ordonnance de la musique (plutôt que définir, à nouveau !), mais il convient qu'il soit sonore. » Comme la tradition, Jean de Gerson établit l'importance capitale du nombre, conformément à ce qu'en dit le livre de la Sagesse 11, 21 : « *Omnia quippe fecit Deus in numero* », mais il dit encore que ce nombre doit être sonore pour permettre de se faire une conviction à travers les sons et les affects produits par les consonances et dissonances, alors qu'une approche « intellectualiste » n'y trouvera rien du tout à elle seule.

Au notule 16 du même livre, après avoir distingué chants sensible, rationnel et intellectuel, notre auteur remarque : « de plus, la définition du chant rationnel et intellectuel, qui est un amour nommé, perceptible par la raison ou par l'intellect comme par l'oreille spirituelle de l'esprit... » Cette expression d'amour nommé est certainement une des meilleures possibles pour qualifier une musique ancrée dans la doctrine chrétienne et prégnante de la possibilité universelle.

Le notule 7 du tome III confirme : « ... en sorte que le chant prit dans sa généralité a pu être décrit – ce chant qui est la voix nombrée de l'amour, ou bien l'amour nommé, ou encore le nombre amoureux. »

L'infinité des nombres est envisagée au notule 32 du même tome III : « un son est divisible en d'innombrables valeurs de

rapports (et non pas proportionnelles, comme traduit par Isabelle Fabre), de même qu'il est établi qu'une droite est divisible à l'infini. »

La gamme

Le dernier point que nous allons examiner est la justification de la gamme qui pour Jean de Gerson découle des sept genres de notes spirituelles (notule 18 du tome III).

Auparavant, au tome II, notule 19-20, il expose le critère qui lui fait classer les notes par affinité, en prenant essentiellement en compte la voyelle contenue dans leur nom. Les connotations liées aux voyelles sont les suivantes :

- A est en rapport avec l'amour joyeux (Fa-La)
- E l'est avec l'espérance (Ré)
- I avec la compassion (Mi-Si)
- O avec la crainte (Do-Sol)
- Enfin U avec la douleur ou la haine (Ut)

L'attribution traditionnelle des notes dans les métiers de la musique est tout autre :

- Ut est attribué au Dieu inconnaissable, axiomatique, c'est le son de la corde du canon (monocorde) à vide.
- Do est son octave, produit par l'harmonique 2, soit de la division de la corde en deux, et correspond à la manifestation de ce Dieu inconnaissable à sa création selon laquelle il devient *Dominus*, Seigneur.
- Ré, 9/8 de la corde à vide, est en correspondance avec l'homme, *rex* (roi) ou *reus* (accusé).
- Mi 4/5 de la corde, se rapporte à l'ange (*missus*, envoyé, ou Michael, l'ange).
- Fa, 3/4 de la corde, dont les points d'harmonique ne produisent que des Do 2 ou des Do 4, est le renversement de l'intervalle Do-Sol, la quinte, et est donné pour *femina*, la *Mulier amicta sole* (la Femme revêtue du soleil de l'Apocalypse), soit la Vierge Marie.
- Sol, 2/3 de la corde, est le son créateur, parce que l'empilement des quintes produit une gamme complète sur un cycle de 12 quintes, imparfait dans notre monde (à cause de l'excès du comma pythagoricien), parfait dans le monde

angélique. C'est la *vox Verbi*, la voix du Christ, *Sol justitiae* (soleil de justice).

- La est attribué à la lune, et jouit d'un rapport étroit avec Fa, ce qui confirme la classification de Jean de Gerson.
- Si est une note ambivalente sous ses deux formes naturelle et bémolisée, dont l'une est attribuée à saint Jean Baptiste, l'autre à saint Jean le Théologien (donc l'apôtre), car l'une se rapproche du Do (Si naturel – saint Jean l'Apôtre) et l'autre s'en éloigne (Si bémol – saint Jean Baptiste). Si est une contraction pour *Sancti Iohannes*.

Si ces deux classifications ne sont pas forcément contradictoires à première vue (sauf pour l'Ut, leur complémentarité n'est pas aisée à mettre en évidence, sauf pour Fa et La. Autant la classification des métiers semble riche d'implication théorique, autant celle de Jean de Gerson laisse songeur. À quoi peut bien servir une telle critériologie basée apparemment sur les affects ? La classification des métiers explicite à merveille toute une série de peintures à caractère doctrinal représentant des Vierges à l'Enfant en majesté ou des couronnements de la Vierge exécutés en grand nombre par des peintres comme Gentile da Fabriano, Paolo et Lorenzo Veneziani et tant d'autres. Toutes ces œuvres explicitent la théorie de la musique sous l'angle doctrinal avec un luxe de détails proprement sidérant, traitant de l'établissement du tempérament (choix des hauteurs des notes dans la gamme) à l'aide du cycle des quintes (intervalles Do-Sol ou Fa-Do) ou leurs renversements (intervalles Do-Fa ou Sol-Do) et toutes les conséquences qui en découlent. À côté de cela, la classification de Jean de Gerson semble faire pâle figure, mais restons prudents : de telles notions ne sont guère compréhensibles en dehors d'une tradition d'interprétation qui nous fait totalement défaut dans le cas présent. Il existe de nombreuses interprétations des notes de la gamme, dont certaines sont basées sur les correspondances astrologiques. Toutes les clés de compréhension de ces systèmes sont à l'évidence perdues.

En conclusion à cette étude malheureusement limitée à ces quatre points, il convient de souligner que l'ouvrage de Jean de Gerson présente des similitudes troublantes avec les reliques de tradition de métier. En fait, presque tout s'y trouve, mais bien souvent sous une forme allusive, sans que soient toujours don-

nées clairement les raisons premières de ses affirmations, ce qui en réduit considérablement la portée pour le lecteur non averti. De nombreuses références aux Écritures, qui justifieraient radicalement une bonne partie de son propos, font défaut, en particulier à propos de la trompe, et l'Épître I aux Corinthiens, 14, 7-8, passage fondateur, n'est pas même mentionnée. Il est donc normal que l'esprit de formation universitaire le mieux intentionné ne puisse voir là qu'une œuvre apologétique un peu naïve à l'usage de quelques dévots maniaques.

Isabelle Fabre, malheureusement, ne peut guère échapper à cette situation d'impasse. Elle en est réduite à toutes sortes de rapprochements plus ou moins certains, de son propre aveu même. La compréhension d'un tel texte ne peut se faire sans la pratique du métier, confirmant en cela ce qu'en a dit saint Thomas d'Aquin, pour lequel l'intellect agent est bien la lumière de l'homme, mais ne l'éclaire pas directement. Si la connaissance vient à l'ange par l'analogie, l'intelligence humaine, elle, ne trouve son plein accomplissement qu'en passant par le sensible, bien que la Lumière intellectuelle préexiste aux espèces et ne soit aucunement accrue par elles.

Dans la vibration d'une corde, il est primordial de saisir que la séquence des harmoniques naturels est à la fois ce qui constitue son timbre, c'est-à-dire sa manière d'exister, et en même temps ce qui établit les rapports avec les autres sons de la gamme. Ces rapports rendent ainsi possibles ces « mariages mystiques » que les consonances et dissonances vont manifester à travers le nombre. Si on ne l'a pas éprouvé, tout cela demeurera pour le lecteur figure de style sans grande portée ni intellectuelle ni sensible. Cet inconvénient n'a pas pu être évité dans le cas de l'ouvrage qui nous occupe, qui, relevons le, a le mérite de donner accès à un texte très peu étudié et permet d'entamer une réflexion sur un sujet d'une extrême importance.

LUC BRETON

Comptes rendus

Louis Ginsberg, *Les légendes des Juifs* (Josué, les Juges, Samuel et Saül, David, Salomon), Cerf, 2004.

Ce cinquième volume comporte comme les précédents de nombreuses perles, telle cette allusion à la ville cachée de Luz à laquelle on accède par un souterrain passant par un amandier creux (p. 27)... Toute la section consacrée à David « sur lequel le mauvais penchant n'eut pas de prise » (p. 77) est particulièrement intéressante. « Au royaume céleste, comme sur la terre, David fut parmi les premiers. La couronne qui ceint sa tête est plus brillante que toutes les autres ; chaque fois qu'il quitte le Paradis pour se présenter devant Dieu, soleil, étoiles, anges, séraphins et d'autres êtres célestes accourent à sa rencontre » (p. 85).

Salomon, dont le vrai nom était Yedidya (l'ami de Dieu), est aussi évoqué au terme de ce volume. Également « appelé Ben car constructeur du temple » (p. 90), il est dit qu'il « régna sur le monde entier ». Il régnait en effet « non seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux des champs, les oiseaux du ciel, les démons, les esprits et les fantômes de la nuit. Il connaissait le langage de tous, et ils comprenaient son langage » (p. 103).

Les « fautes » de Salomon sont enfin évoquées avec la privation de son propre royaume dont Ch. Mopsik avait parlé dans *L'Ecclésiaste et son double araméen* (Verdier, 1990).

Le fond légendaire musulman consacré à Salomon reprendra beaucoup de ces données juives (cf. Z. Khenchelaoui, *Le roi Salomon*, CEMAA, 2001). On sait par ailleurs que de nombreux pays en terre d'Islam possèdent des sites associés à Salomon, de l'Algérie à l'Iran, en passant par la Russie et la Turquie. Il est dit par exemple que les fondements d'Éphèse et de Brousse ont été construits par Salomon. On trouve enfin de nombreux rochers ou pics nommés « trône de Salomon », jusqu'au nord-ouest de l'Himalaya !

P. GEAY

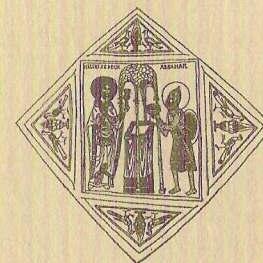
Jacques Benesteau, *Mensonges freudiens*, Mardaga 2002.

Les troubles psychiques engendrés par le choc de la modernité furent exploités de manière éhontée par la psychanalyse, à la fois pompe à finance particulièrement lucrative et théorie morbide, doublée d'une thérapeutique illusoire dont l'auteur nous montre l'inefficacité totale, du moins, en un sens. Car si la psychanalyse de Freud, Jung, Lacan ou Bettelheim ne pouvait guérir personne compte tenu de sa fausseté intrinsèque, il n'empêche que celle-ci exerça un réel pouvoir destructeur, sur la nature duquel il serait bon de s'interroger. Freud lui-même s'en était aperçu lorsqu'il écrivait à Jung « je suis frappé de ce qu'en fait, nous consommons beaucoup de personnes » (p. 61) ; or c'est une réalité qu'on ne compte plus le nombre de suicidés parmi les malades comme parmi les professionnels de la psychanalyse. Mais la puissance maléfique de celle-ci tient surtout à ce qu'elle aura agi comme un véritable poison, visant l'intoxication du monde occidental, de la vision traditionnelle, de l'art, de la religion, depuis longtemps déjà malmenés de toutes parts. Les ambitions hégémoniques de Freud et de ses épigones montrent que, tels de faux prophètes, ils agissaient afin de subvertir toute la société, quitte à se faire passer, comme Jung, pour un alchimiste ou un grand initié (cf. R. Noll). Le caractère sectaire et occultisant de ce mouvement aura donc eu raison de la naïveté des foules, trompées par sa dimension pseudo oraculaire et sa prétention à révéler les mystères du rêve ou de l'âme. On peut d'ailleurs penser que le retrait d'un authentique ésotérisme en Europe aura facilité le développement de tels phénomènes.

L'ouvrage de J. Benesteau, à partir d'une documentation considérable, démonte avec rigueur cette forgerie freudienne, malgré l'impossibilité d'accéder encore à certaines archives volontairement dissimulées ! La vigueur et la perspicacité de l'auteur expliquent sans doute les grandes difficultés qu'il a rencontrées pour se faire éditer et aussi, certaines accusations absurdes, hélas inévitables, dès lors qu'on s'attaque aux idoles du siècle. Quels que soient en outre ses liens, réels ou supposés avec l'inquiétant club de l'Horloge ou par ailleurs, ces orientations personnelles en psychologie, J. Benesteau atteint sa cible.

À noter que ce livre n'est curieusement pas cité dans *Le livre noir de la psychanalyse* !

P. GEAY



La Règle d'Abraham
N° 25
Juin 2008

MARSHA KEITH SCHUCHARD

Les rivalités maçonniques et la *Bulle in Eminent*

*

MUHAMMAD HASSAN CHADLI
Cheikh Salâma Râdî

*

Étude critique

*

Comptes rendus